

Luciano Bazzocchi

L'arbre du *Tractatus*



Préface

Dans sa version imprimée le *Tractatus logico-philosophicus* se présente, on le sait, comme une suite de propositions numérotées selon l'ordre croissant des nombres décimaux. En outre, on a coutume de lire et de commenter le *Tractatus* en examinant les énoncés dans l'ordre où ils se présentent sur la page du livre, ce qui tend à évacuer tout rôle que pourraient jouer les nombres décimaux.

La thèse soutenue par le présent volume est qu'au contraire, par l'emploi des nombres décimaux, Wittgenstein a voulu marquer que l'œuvre possède une structure autre que celle du texte imprimé, et qu'il convient donc de le lire autrement que de façon séquentielle. C'est Wittgenstein lui-même qui nous dit, dans la note initiale du *Tractatus*, pourquoi ses propositions s'accompagnent d'un numéro :

... Les propositions *n.1*, *n.2*, *n.3*, etc., sont des remarques à la proposition *n* ; les propositions *n.m1*, *n.m2*, etc., des remarques à la proposition *n.m* ; et ainsi de suite

et Bazzocchi fait de cette note la clef de la lecture du *Tractatus*. Geste simple, et peut-être obligé, mais qui opère une profonde métamorphose dans l'exégèse de bien des passages considérés jusqu'ici comme rebutants ou difficiles à interpréter.

Examinons les énoncés dont le numéro commence par le chiffre 5. On part du nœud qui dans un arbre généalogique correspondrait au père, le 5, puis on passe aux nœuds « enfants » – 5.1, 5.2, 5.3, 5.4, 5.5, 5.6 –, puis aux « petits-enfants », par exemple 5.21, 5.22, 5.23, 5.24, 5.25 ; chaque énoncé trouve sa place dans une structure en arbre qui constitue ce qu'on pourrait appeler « l'arbre engendré par la proposition cardinale 5 », cf. paragraphe 2. Il s'ensuit que le parcours de lecture ne peut être ni linéaire ni univoque : le lecteur peut continuer « à flanc de coteau », passant de chaque nœud au nœud suivant de même niveau, de 5.2 à 5.3 puis 5.4, jusqu'à 5.6, ou bien il peut continuer vers le bas, approfondissant le nœud en question au moyen des commentaires de détail, passant de 5.2 à 5.21, 5.22, jusqu'à 5.25. C'est à nouveau Wittgenstein qui nous encourage à ce type de lecture :

Quand je vous enseigne la philosophie, je suis comme un guide qui vous indique comment vous orienter dans Londres. Je dois vous faire parcourir la ville du nord au sud, de l'est à l'ouest, de Euston aux quais de la Tamise, de Piccadilly à Marble Arch. Quand je vous aurai fait faire maintes fois le tour de la ville, nous aurons parcouru chaque rue bon nombre de fois, et chaque fois dans le cadre d'un itinéraire différent.

Quand on arrive au dernier nœud d'un niveau donné, par exemple le nœud 5.254, il importe de se rendre compte qu'une certaine ligne d'observations est terminée, et que l'énoncé qui se trouve immédiatement après selon la disposition séquentielle du texte – ici le 5.3 – pourrait très bien

n'avoir rien à voir avec le 5.254. Seul le numéro décimal établit à quelle ligne de pensée se rattache chaque énoncé, et donc à quel contexte exact il appartient.

A travers l'examen d'une série de cas emblématiques, la Première Partie du volume montre à quels résultats aboutit l'emploi de la clef choisie. Ici on va de surprise en surprise, et il est fascinant de voir comment cette exploration des branches et ramifications produit un texte cohérent et rigoureux ; des passages traditionnellement considérés comme ambigus ou obscurs correspondent au côtoiement de propositions qui appartiennent en réalité à des niveaux d'analyse différents, et que seules les contraintes de l'imprimé ont juxtaposées. Même les passages plus connus, par exemple les considérations sur l'éthique ou la métaphore de l'échelle à jeter après usage, apparaissent sous un jour nouveau une fois remis à la place que leur assigne le numéro décimal. Je citerai seulement l'arbre engendré par la proposition cardinale 2 : la théorie de l'image se déploie devant nous de manière à la fois dense et limpide à travers les énoncés de 2.11 à 2.19, et même l'enchaînement caché entre la 2.17 et la 2.18 se laissent dévoiler à travers ce que Bazzocchi dénomme « la charade ».

La Deuxième Partie du livre examine le manuscrit original du *Tractatus* appelé MS104 et montre comment la structure en arbre n'est pas quelque chose que Wittgenstein aurait surimposé à son livre après coup, mais comment au contraire il a composé son *Tractatus* « en faisant croître l'arbre petit à petit ». La clef de voûte qui articule le rapport quasi spéculaire entre la Première et la Deuxième partie du livre se voit à ce que, quand on lit les propositions du *Tractatus* selon la disposition en arbre, on se trouve suivre la même progression selon laquelle Wittgenstein les a composées (ou les a couchées sur le cahier manuscrit). Après la première page du manuscrit, où sont disposés les deux premiers niveaux de l'arbre, Bazzocchi nous montre comment l'arbre grandit en s'enrichissant peu à peu de commentaires nouveaux. Aussi bien la liste des énoncés p. 5 du Ms104, à savoir 3.01, 3.11, 3.12, 3.13, 3.21, 1.12, 2.03, 2.04, 2.05, 2.06, 2.07, 2.031, 2.14, 2.161, prise isolément est incompréhensible si l'on n'a pas en tête l'arbre qui a été mis en place jusqu'à la p. 4 ; simplement, Wittgenstein ajoute les commentaires concernant les nœuds déjà en place, « sautant de branche en branche » s'il le faut. L'arbre s'accroît de manière continue, produisant tantôt une série d'observations, tantôt une autre, tantôt ouvrant une nouvelle ligne de commentaires concernant une autre proposition. Selon Bazzocchi, c'est aussi pourquoi le manuscrit du *Tractatus* est resté jusqu'ici incompréhensible, comme le fruit d'un caprice aussi génial qu'énigmatique, et n'a été que peu utilisé par les critiques. Il n'y a pas lieu de s'étonner que eux qui ont édité le manuscrit sous le titre de *Prototractatus* aient cru devoir publier les propositions dans l'ordre croissant des numéros décimaux, ce qui brouille le sens véritable de l'œuvre: Ms104 nous donne l'ordre chronologique dans lequel a été élaboré le *Tractatus*. Il y a un intérêt puissant et profond à

s'apercevoir que la lecture arborescente, présentée ici en première partie sur la base d'un simple présumé théorique concernant le rôle de la numérotation, trouve dans le manuscrit une confirmation décisive. Ici aussi un seul exemple suffit : celui des énoncés 2.17 et 2.18 avec leur charade.

Quand Wittgenstein précise, dans la note initiale du livre, le sens des numéros décimaux, non seulement il nous suggère comment lire ses propositions, mais il nous décrit aussi comment lui-même les a composées : « les propositions n.1, n.2, n.3, etc. » ont été réellement conçues comme « remarques à la proposition n », et « les propositions n.m1, n.m2, etc. » s'avèrent être effectivement, dans le manuscrit, la série consécutive des « remarques à la proposition n.m ».

Le propos herméneutique de Bazzocchi n'ambitionne évidemment pas d'être une exégèse exhaustive du *Tractatus* : les observations qui l'accompagnent font surtout fonction d'exemples, et constituent des illustrations méthodologiques plutôt qu'une analyse systématique. Il se peut donc qu'au-delà des avancées mises en évidence par ce travail, il y ait d'autres considérations qui attendent de voir le jour.

La relation entre le *Tractatus* et les *Cahiers 1914-1916* acquiert elle aussi, selon Bazzocchi, une dynamique nouvelle. Dans la version imprimée, les « citations » prises dans les *Cahiers* se répartissent au petit bonheur tout au long du texte, sans qu'on puisse en voir les critères ; mais, naturellement, les propositions en question ont été transférées du journal philosophique au manuscrit, et de celui-ci au tapuscrit définitif du *Tractatus*, TS202. Le déploiement « en arbre » que nous trouvons dans le manuscrit 104 nous fournit donc l'exacte séquence chronologique – progression analytique serait aussi vrai – selon laquelle les propositions du journal ont été mises en place dans le système organique de l'œuvre. Les vingt dernières pages du manuscrit, non présentes dans le texte édité comme *Prototractatus* (sauf dans la section avec les facsimilés du document original), permettent de reconstruire les ajouts et les reformulations finales qu'elles ont apportés à la version définitive du *Tractatus*, en parfaite continuité avec tout ce qui avait été développé auparavant. A ce stade, apparaît avec plus d'éclat que jamais l'extrême soin que Wittgenstein a consacré à *la forme* de l'ensemble architectural et aux relations réciproques entre les propositions, relations que nuancent les subtiles gradations des codes décimaux.

La lecture du *Tractatus* que propose le présent volume a été exposée en décembre 2008 au séminaire « Modalités de la logique et formes de la science » qui s'est tenu au Département de Philosophie de l'université de Bologne ; depuis cette date j'ai suivi avec passion cette aventure intellectuelle à travers les parcours de lecture suggérés par l'auteur, parcours de lecture auxquels *L'arbre du Tractatus* offre leur espace naturel.

Giovanna Corsi

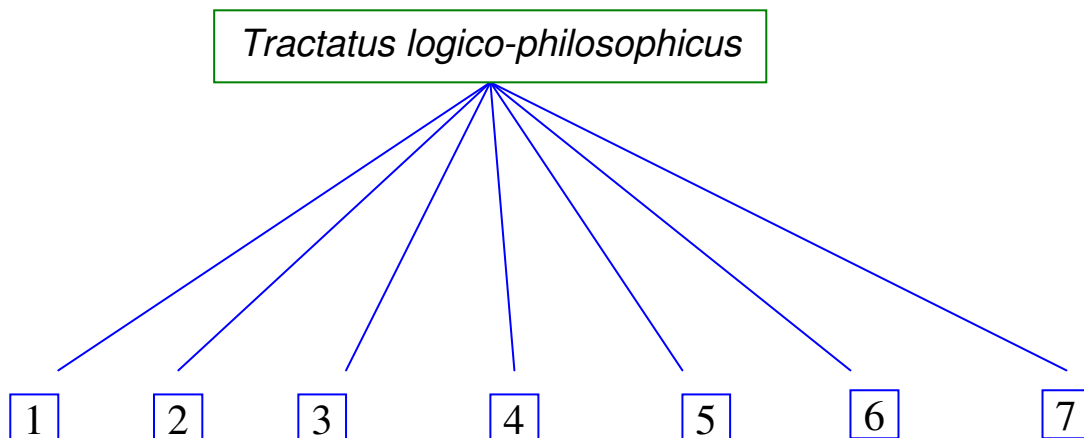
Première Partie

Dans la seule note qui accompagne le *Tractatus logico-philosophicus*, Wittgenstein écrit :

Les décimaux qui numérotent chaque proposition indiquent le poids logique des propositions, leur relief dans ma représentation. Les propositions *n.1*, *n.2*, *n.3*, etc., sont des remarques à la proposition *n* ; les propositions *n.m1*, *n.m2*, etc., des remarques à la proposition *n.m* ; et ainsi de suite.¹

1 Exercice de lecture

Essayons de lire le *Tractatus* en suivant ce que dit cette note, et d'ordonner par conséquent ses propositions selon la relation « être remarque à », de sorte que si « B est une remarque à A », « B vient immédiatement après A ». Il s'ensuit naturellement que les propositions du *Tractatus* sont disposées dans une structure en arbre. Plaçons à la racine de l'arbre, par convention, le titre de l'œuvre, et, aux nœuds qui suivent immédiatement, les sept propositions principales. Le premier niveau de l'arbre se présente donc ainsi :



Les sept propositions cardinales se disposent les unes à côté des autres et constituent un premier parcours de lecture, un résumé succinct de l'œuvre : à partir de la première, « Le monde est

¹ Nous prenons comme référence la traduction de Gilles Granger (Gallimard 1993), en cherchant de la rendre, quand il faut, un peu plus littérale.

tout ce qui est le cas », jusqu'à la septième : « Sur ce dont on ne peut parler, il faut se taire ». Les manuels et les textes introductifs citent assez souvent les sept propositions, de manière plus ou moins consécutive, en guise d'indication synthétique. La différence, c'est que le tableau initial, si on le voit comme la racine de l'arbre du *Tractatus*, ne se présente pas comme un abrégé sommaire, mais justement comme la première et fondamentale page du texte, à observer et lire pour ce qu'elle est : un enchaînement de propositions, un premier parcours de réflexion. Le tissu conceptuel résulte déjà du lien terminologique entre un énoncé et le suivant : « ce qui est le cas », entre 1 et 2 ; « fait », entre 2 et 3 ; « pensée », entre 3 et 4 ; « proposition », entre 4 et 5 ; « fonction de vérité », entre 5 et 6.

- 1 Le monde est tout ce qui est le cas.
- 2 Ce qui est le cas, le fait, est la subsistance d'états de choses.
- 3 L'image logique des faits est la pensée.
- 4 La pensée est la proposition pourvue de sens.
- 5 La proposition est une fonction de vérité des propositions élémentaires.
(La proposition élémentaire est une fonction de vérité d'elle-même.)
- 6 La forme générale de la fonction de vérité est : $[\bar{P}, \bar{S}, N(\bar{S})]$.
Celle-ci est la forme générale de la proposition.
- 7 Sur ce dont on ne peut parler, il faut se taire.

Tout le reste du livre est un commentaire, direct ou indirect, de ces énoncés de base¹.

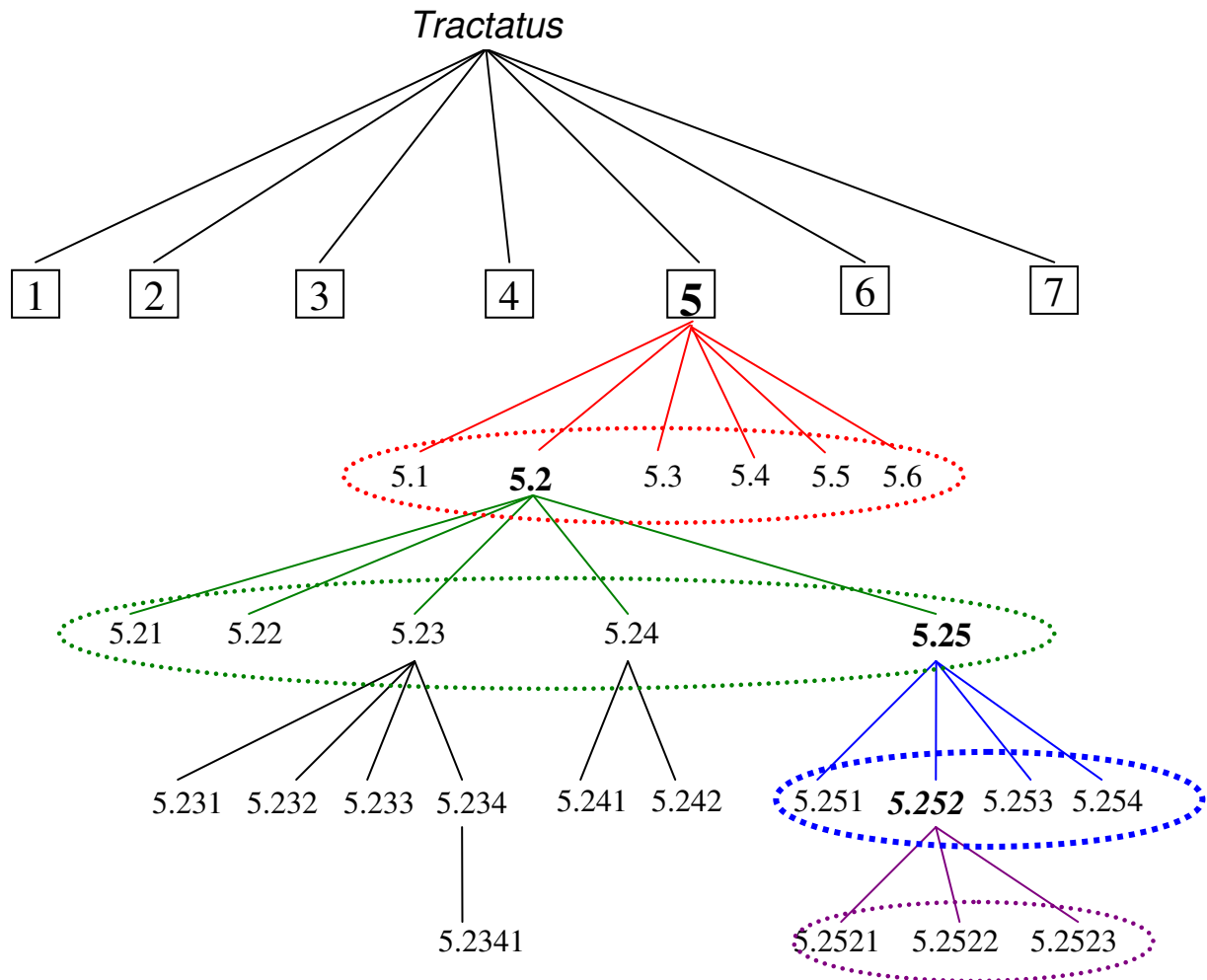
2 Un exemple

Prenons en considération la proposition 5 et le sous-arbre qu'elle engendre. La série des commentaires au nœud 5 est donnée par les propositions ayant le code 5.1, 5.2, 5.3, 5.4, 5.5 et 5.6². Les codes sont les étiquettes des nœuds, et l'arbre est un arbre étiqueté. Chaque nœud a donc une étiquette numérique et correspond à une proposition. On dira que les propositions de 5.1 à 5.6 sont « du même niveau », où le niveau d'une proposition est la distance de la racine. Chacune de ces propositions de deuxième niveau est commentée à son tour ; par exemple, l'énoncé 5.2 (« Les structures des propositions ont entre elles des relations internes ») a cinq commentaires de troisième niveau, de 5.21 à 5.25. Alors que 5.21 et 5.22 sont des 'feuilles' terminales, c'est-à-dire qu'elles n'ont pas, dans le *Tractatus*, des énoncés supplémentaires qui les commentent, le nœud 5.23

¹ Le *Tractatus* est donc essentiellement constitué de commentaires, d'élucidations (« Une œuvre philosophique se compose essentiellement d'éclaircissements », dira la proposition 4.112). Si la plupart des propositions du *Tractatus* élucident, de manière récursive, d'autres propositions, qu'est-ce qu'élucident les propositions cardinales? On pourrait remarquer qu'elles expriment une intuition très générale sur le monde [1], c'est-à-dire sur les faits [2], ou, plus précisément, sur la pensée des faits [3], pensée qui n'est rien d'autre que la proposition pourvue de sens [4], c'est-à-dire celle qui est fonction de vérité des propositions élémentaires [5], à savoir la forme générale définie en [6] (et rien d'autre que ce genre de propositions [7]). Les propositions du *Tractatus* élucident par conséquent d'autres propositions et, en dernier lieu, l'essence de la proposition (c'est-à-dire, encore une fois, du monde, comme le confirme la remarque 5.4711 : « Poser l'essence de la proposition, c'est poser l'essence de toute description, par conséquent l'essence du monde »).

² Le point du code doit être lu comme le point décimal anglo-saxon, qui correspond à notre virgule décimale.

présente quatre remarques, dont la quatrième, 5.234, se trouve encore commentée par la proposition 5.2341.



L'arbre est une structure à deux dimensions : on peut le lire horizontalement, en examinant les remarques à une même proposition successivement, et on peut le lire verticalement, en allant d'un nœud à son nœud "père" ou alors, à l'inverse, d'un nœud vers ses "fils". Chaque nœud appartenant à une série horizontale donnée peut être à son tour la racine d'un sous-arbre contenant des niveaux supplémentaires d'approfondissement. Pour comprendre la proposition, mettons, 5.252 (« C'est seulement ainsi que la progression de terme à terme dans une série de formes est possible »), il faut la lire au sein de la séquence de son propre niveau, à la suite de 5.251, qui définit le concept exact de récurrence (ou induction mathématique) : « Une fonction ne peut être son propre argument, tandis que le résultat d'une opération peut bien devenir sa propre base ». Mais sa contribution au sens général peut être comprise seulement par la relecture des nœuds 5.25, 5.2 et 5 :

La proposition est une fonction de vérité des propositions élémentaires.
(La proposition élémentaire est une fonction de vérité d'elle-même.)

5

5.2 Les structures des propositions ont entre elles des relations internes.

L'occurrence de l'opération ne caractérise nullement le sens de la proposition.
L'opération en effet ne dit rien, seulement son résultat énonce ; et ceci dépend des bases de l'opération.
(Opération et fonction ne doivent pas être confondues l'une avec l'autre.)

5.25

Une fonction ne peut être son propre argument, tandis que le résultat d'une opération peut bien devenir sa propre base.

5.251 5.252 5.253 5.254

C'est seulement ainsi que la progression de terme à terme dans une série de formes (de type à type dans les hiérarchies de Russell et Whitehead) est possible. (Russell et Whitehead n'ont pas accordé la possibilité de cette progression, mais en ont toujours fait usage.)

5.2521 5.2522 5.2523

Le concept de l'application successive d'une opération est équivalent au concept « et ainsi de suite ».

Normalement, un niveau inférieur s'arrête sur un concept mentionné au niveau supérieur, afin de le mettre au point, comme dans le cas des commentaires 5.2521, 5.2522, 5.2523 :

- 5.2521 L'application itérée d'une opération à son propre résultat, je l'appelle son application successive (« O' O' O' a » est le résultat de trois applications successives de « O' a » à « a »). En un sens semblable je parle de l'application successive de *plusieurs* opérations à un certain nombre de propositions.
- 5.2522 Le terme général d'une série de formes a, O' a, O' O' a, ... je l'écris donc ainsi : « [a, x, O' x] ». Cette expression entre crochets est une variable. Le premier terme entre crochets est le début de la série de formes, le second est la forme d'un terme quelconque de la série, et le troisième, la forme du terme de la série qui suit immédiatement x.
- 5.2523 Le concept de l'application successive d'une opération est équivalent au concept « et ainsi de suite ».

Les trois remarques illustrent le concept de « progression de terme à terme dans une série de formes » (5.252) à travers l'application successive d'une opération¹. Wittgenstein nous dit, de plus, que cette répétition successive est résumée par l'expression « et ainsi de suite ».

La structure de l'arbre trace donc différents parcours d'approche de chaque sujet, permettant d'un côté de le détailler progressivement, de l'autre de le relier aux principales lignes de réflexion dont il est issu, enfin de le placer, horizontalement, dans une série circonscrite de remarques. La

¹ Cette notation [a, x, O' x] rappelle la notation en forme de Backus-Naur (BNF). Dans BNF, au lieu de [a, x, O' x], on utiliserait la notation $x ::= a \mid O' x$, où x varie sur la classe des objets qu'on entend définir et après on spécifie que chaque x est soit de la forme a (terme premier) soit de la forme O' x.

bidimensionnalité en fait une véritable image, une représentation des concepts au sein d'une structure ; en deuxième lieu, les parcours représentés, observés avec leur contenu propositionnel, sont des « vues » unitaires, des stations de réflexion sélectionnées et dégagées du bruit de fond de l'ensemble de l'œuvre. Reliées aux différentes branches, pour ainsi dire, nous avons des figures articulées, des pages de texte distinctes, formées sur la base des codes numériques de chaque proposition.

On sait combien il est difficile de suivre *simultanément* plus d'une ligne de pensée ; on peut simuler cette situation en imaginant que celui qui explore les propositions de l'arbre ait un horizon circonscrit, et que de chaque nœud il ne puisse embrasser, en plus de la proposition du nœud lui-même, que ses commentaires directs. Les commentaires aux commentaires ne lui apparaissent qu'au fur et à mesure, lorsqu'il décide de passer à l'un des nœuds suivants¹.

3 Ordre arborescent vs ordre linéaire

Dans la version imprimée du *Tractatus*, toutes les propositions sont disposées *selon la progression croissante* des nombres décimaux respectifs, si bien que la proposition 5.3 apparaît dans une page venant après celle où apparaît 5.2341, et se présente comme consécutive à la proposition 5.254. Ceci implique que les propositions qui appartiennent à une seule et même vue et à la même ligne de pensée se retrouvent souvent assez éloignées les unes des autres, séparées entre elles par les commentaires ultérieurs. Par exemple, entre les propositions 5.2 et 5.3 s'interposent dix-neuf commentaires dont le code commence par « 5.2 ».

Dans la version linéaire imprimée, on rencontre d'abord la proposition 1 ; la 2 arrive après quelques lignes, et on peut lire la 3, après un parcours tortueux, cinq ou six pages plus loin ; on trouve la 5 autour de la page 40, et on atteint la proposition 7 seulement à la fin de tout le livre. Même la page principale, d'une immédiate synthèse générale construite de manière cohérente et unitaire, devient une conquête ardue et presque désespérée si on ne fait appel à des essais introductifs et aux précautions d'emploi prescrites par la critique. Dans une telle perspective la maxime de Kürnberger choisie par Wittgenstein, «...et tout ce que l'on sait [...] on le peut dire en trois mots », sonnerait comme une plaisanterie. Mais Wittgenstein n'a certes pas l'intention de compliquer et d'obscurcir sa pensée en la retranchant derrière un enchevêtrement impénétrable de digressions ; dans la Préface, au contraire, il nous en donne une synthèse encore plus concise :

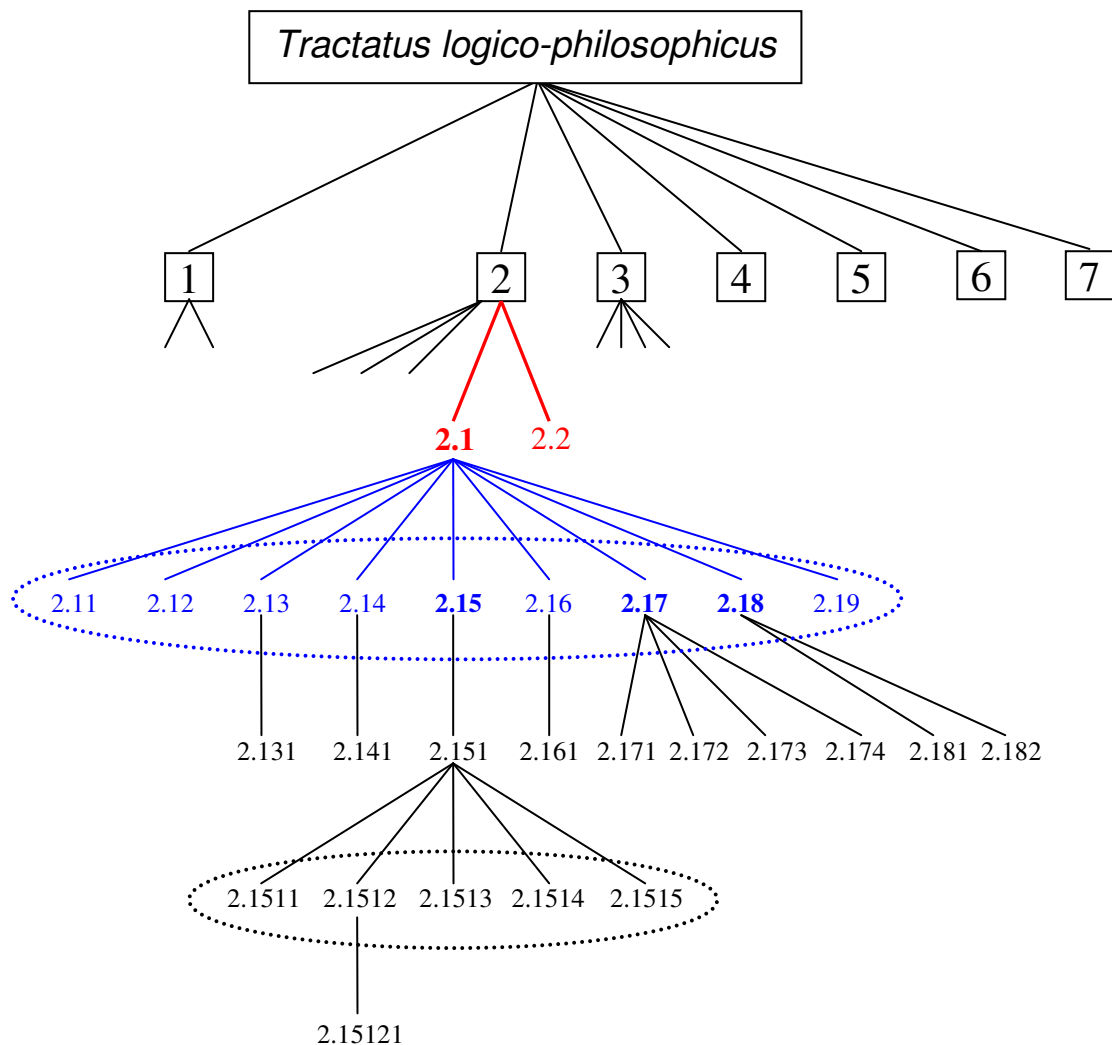
¹ Pour mettre en évidence cette condition, dans les diagrammes je renferme dans une hachure ovale ce qu'on peut observer à partir du nœud correspondant de l'arbre.

#####

thème de l'image comme forme qui sert de base à la représentation et à la pensée. La « théorie de l'image » se décline à travers les propositions 2.1 et 2.2¹ :

- 2.1 Nous nous faisons des images des faits.
- 2.2 L'image a en commun avec le représenté la forme logique de représentation.

Voyons comment se déploie la branche 2.1 :



Grâce à la structure en arbre, on peut y lire la succession 2.11-2.19 des commentaires du nœud 2.1, débarrassée de la présence encombrante des digressions ultérieures qui se déploient, comme on le voit, jusqu'à trois niveaux en dessous. Pris à la suite l'un de l'autre, ils sont d'une clarté cristalline ; au reste, cette succession est la seule de tout le *Tractatus* à contenir neuf propositions, nombre maximum autorisé par la codification décimale.

- 2.11 L'image présente la situation dans l'espace logique, la subsistance et la non-subsistance des états de choses.

¹ Du moins, les propositions 2.1 et 2.2 ainsi que leurs corollaires, en tout 37 propositions, contiennent toutes le terme *Bild* (figure, image) et/ou un de ses composés (*Abbildung*, *abbilden* : représentation, représenter).

- 2.12 L'image est un modèle de la réalité.
- 2.13 Aux objets correspondent, dans l'image, les éléments de l'image.
- 2.14 L'image consiste en ceci, que ses éléments sont entre eux dans un rapport déterminé.
- 2.15 Que les éléments de l'image soient entre eux dans un rapport déterminé montre que les choses sont entre elles dans ce rapport.
Cette interdépendance des éléments de l'image s'appelle structure de l'image, et la possibilité de la structure, forme de la représentation de l'image.
- 2.16 Le fait, pour être image, doit avoir quelque chose en commun avec le représenté.
- 2.17 Ce que l'image doit avoir en commun avec la réalité pour pouvoir la représenter à sa manière – correctement ou incorrectement – c'est sa forme de représentation.
- 2.18 Ce que toute image, quelle qu'en soit la forme, doit avoir en commun avec la réalité pour pouvoir la représenter en général – correctement ou incorrectement – c'est la forme logique, c'est-à-dire la forme de la réalité.
- 2.19 L'image logique peut représenter le monde.

La page présente une remarquable symétrie : elle se compose de propositions élémentaires, articulées entre elles et qui gravitent autour de la proposition centrale 2.15, tandis que celle-ci est composée de deux paragraphes, qui eux-mêmes ne sont pas d'une syntaxe simple. Les 4 premières propositions analysent « l'image d'un état de choses » (2.11), « un modèle de la réalité » (2.12), dans ses « éléments » constitutifs (2.13) ; le nœud central, plus complexe, montre comment les parties, en vertu de leurs relations réciproques (2.14), réalisent effectivement une « structure », une « forme » (2.15) ; les 4 dernières propositions enquêtent sur ce « quelque chose en commun » (2.16) grâce au quel une structure peut ressembler à une autre, une forme peut « représenter » une autre forme (2.17, 2.18) : pour expliquer, en définitive, de quelle manière l'image « peut représenter le monde » (2.19). En lisant cette progression linéaire, d'une limpidité à couper le souffle, on ne peut que rester fasciné par un curieux écho, phonique avant même d'être conceptuel, qui résonne à travers les propositions jumelles 2.17 et 2.18 :

- 2.17 Ce que l'image doit avoir en commun avec la réalité pour pouvoir la représenter à sa manière – correctement ou incorrectement – c'est sa forme de représentation.
- 2.18 Ce que toute image, quelle qu'en soit la forme, doit avoir en commun avec la réalité pour pouvoir la représenter en général – correctement ou incorrectement – c'est la forme logique, c'est-à-dire la forme de la réalité.

Une similitude aussi insistante, par surcroît entre deux propositions aussi voisines, ne se retrouve nulle part ailleurs dans le *Tractatus* ; il est impossible de ne pas la remarquer. Elles visent à saisir ce je ne sais quoi que l'image et la réalité doivent avoir en commun, pour que l'une puisse être la représentation de l'autre ; en exprimant cela, les deux propositions ont à leur tour beaucoup en commun¹. Qu'est-ce qu'elles ont en commun, enfin? Allons voir.

¹ Puisque l'une des clefs du *Tractatus* est l'idée que « la proposition est une image » (cf. 4.01), on peut dire que ces deux propositions parlent aussi d'elles-mêmes, de leur être, en tant que propositions, des images de la réalité. En outre, dans son caractère concret, « l'image est un fait » (2.141), et même « le signe propositionnel est un fait » (3.14). Donc une proposition, en tant qu'image, peut représenter une autre proposition, considérée comme fait réel. Les deux

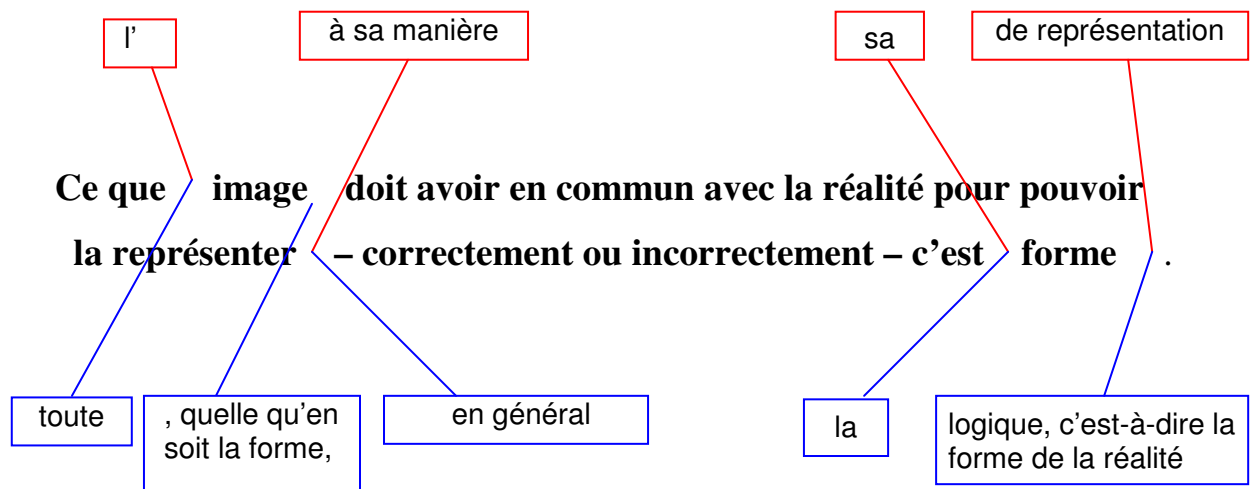
7 Le jeu des ressemblances et des différences

Exécutons l'exercice de manière formelle, comme dans le jeu : trouvez les points communs entre ces deux images. Autrement dit, relevons systématiquement *tous les signes* communs aux deux propositions 2.17 et 2.18 (voyez le diagramme à la page suivante). Nous obtenons ainsi la séquence verbale :

Ce que [une] image doit avoir en commun avec la réalité pour pouvoir la représenter – correctement ou incorrectement – c'est [la] forme.

Ainsi les deux propositions se ressemblent dans la mesure où elles ont en commun une structure propositionnelle de sens déterminé, la quelle exprime que la représentation et le représenté doivent avoir en commun leur forme. En un certain sens : la *forme* commune aux deux propositions dit qu'*elle-même* est ce qui leur est commun.

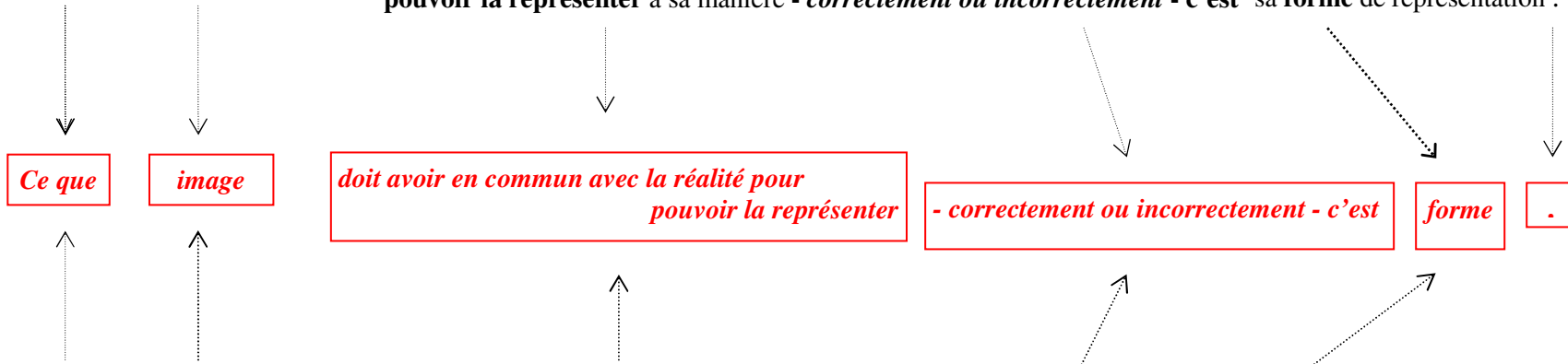
Jouons maintenant au jeu : trouvez les différences entre les deux images. Tout en maintenant en place la partie commune, indiquons d'un côté les éléments spécifiques de la proposition 2.17, et de l'autre ceux qui sont particuliers à la proposition 2.18.



Nous nous rendons compte soudain du sens exact de la pensée qui sous-tend ce binôme : la 2.17 nous parle d'une image individuelle, la 2.18 de toutes les images. L'image en tant que telle a en commun avec le représenté sa forme, et les différences concernent ce point crucial qu'est la généralisation, c'est-à-dire le passage de l'image *individuelle* à *toutes* les images.

propositions 2.17 et 2.18 décrivent par conséquent aussi comment une proposition peut représenter une autre proposition.

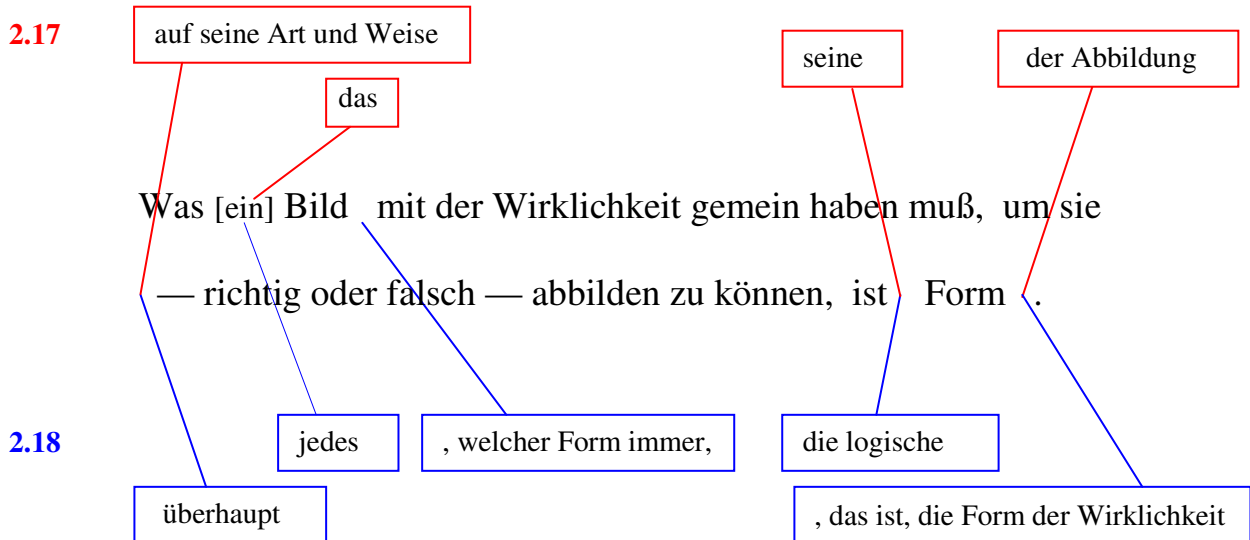
2.17 **Ce que l' image doit avoir en commun avec la réalité pour pouvoir la représenter à sa manière - *correctement ou incorrectement* - c'est sa forme de représentation .**



2.18 **Ce que toute image, quelle qu'en soit la forme, doit avoir en commun avec la réalité pour pouvoir la représenter en général - *correctement ou incorrectement* - c'est la forme logique, c'est-à-dire la forme de la réalité .**

Le jeu des ressemblances : « Trouvez les points communs entre les deux images 2.17 et 2.18 »

Nous avons été forcés, ici, à nous éloigner de la traduction de Granger, qui n'était pas suffisamment littérale ; mais évidemment les correspondances exactes, deux par deux, se voient dans le texte allemand¹.



Wittgenstein a pris l'idée-clé d'une note de ses cahiers : « La forme d'une image, on pourrait nommer ainsi ce en quoi l'image *doit* concorder avec la réalité (pour pouvoir la représenter) »². A celle-ci il ajoute d'un côté la référence à l'image individuelle (*l'image, à sa manière, doit avoir en commun avec la réalité sa forme de représentation*) ; et de l'autre des indicateurs de généralisation (*toute image, quelle qu'en soit la forme, doit avoir en commun avec la réalité, en général, la forme logique, c'est-à-dire la forme de la réalité*). Il obtient ainsi ce qu'il considère comme la solution, à savoir le passage de la représentation individuelle (qui apporte sa contribution propre, dans sa spécificité : une image géométrique dans l'espace géométrique, une image chromatique dans le domaine des couleurs, une image olfactive dans le royaume des odeurs, etc.) à « l'image logique » d'un fait. L'image logique correspond à ce qu'ont en commun *toutes* les images susceptibles de représenter un même fait ; elle vise à saisir la structure profonde du fait, son essence : la pensée du fait, justement. Ainsi serait achevé le pont qui mènerait à la proposition 3 (« L'image logique des faits est la pensée »). Quoi qu'il en soit de la solidité du passage entre l'énoncé 2 et l'énoncé 3, la

¹ «2.17 Was das Bild mit der Wirklichkeit gemein haben muß, um sie auf seine Art und Weise — richtig oder falsch — abbilden zu können, ist seine Form der Abbildung. 2.18 Was jedes Bild, welcher Form immer, mit der Wirklichkeit gemein haben muß, um sie überhaupt — richtig oder falsch — abbilden zu können, ist die logische Form, das ist, die Form der Wirklichkeit». Voyez aussi la traduction anglaise de 1922, plutôt littérale, par les soins de Wittgenstein lui-même. Avec la traduction de 1961 par McGuinness et Pears, le jeu ne réussit pas aussi bien.

² Annotation du 20 octobre 1914 : « Die Form eines Bildes könnte man dasjenige nennen worin das Bild mit der Wirklichkeit stimmen *muß* (um sie überhaupt abbilden zu können) ».

structure en est parfaitement claire, et le jeu formel entre 2.17 et 2.18 contribue notablement à mettre en lumière le point crucial.

Considérons par contraste la lourdeur du mécanisme de mise à feu chez l'un des meilleurs commentateurs de la théorie de l'image, David Pears. Il chemine, lui, dans le labyrinthe qu'échafaude la transposition de l'arbre en une suite plate de pages, et il lui faut déjà se démener ne fût-ce que pour trouver et délimiter le domaine qui l'intéresse. Dans l'essai consacré à la théorie de l'image, on lit que celle-ci est abordée « dans la seconde partie de la deuxième des sept sections du *Tractatus* » ; ici, le mot « sections » signifie les groupes de propositions qui ont la même affiliation numérique. Plus précisément, « l'introduction des images dans le *Tractatus* (2.1-2.225) peut se diviser en deux sections. La première [...] va jusqu'à 2.174 [...]. La seconde section [...] commence en 2.18 »¹. Dans ce cas, le mot « section » regroupe les propositions selon leur contenu et non par filiation : la difficulté pour Pears de définir et de rappeler la structure propre du *Tractatus* est évidente. Pears isole la ligne de partage entre « particularité » et « généralisation » qui se trouve, comme l'on a vu, au point exact de la charade ; mais il est visiblement gêné par les commentaires intercalés entre 2.17 et 2.18. Au lieu d'une contraposition formelle, il pense qu'il y ait une évolution, « un passage graduel » jusqu'à la 2.174 (qui au contraire est un commentaire de la 2.17, non pas un passage en avant), aboutissant finalement à la 2.18, où la généralisation est présentée comme déjà en acte. La confrontation logique de deux « arrêt sur image » qui se ressemblent est considérée au contraire par Pears comme un mouvement qui aurait dû se produire mais en fin de compte ne s'est pas produit ; d'où sa déception. Jusqu'à la 2.174, explique-t-il, « le concept d'image n'a pas encore été généralisé de façon explicite » ; ensuite, à partir de la proposition suivante, la 2.18, nous serions amenés par Wittgenstein « à généraliser subrepticement [*by stealth*], sans bien comprendre à quel moment nous avons franchi le pas décisif ». Le pas décisif, simplement, n'est point un pas parce qu'il s'agit plutôt d'une antithèse de différences portées par une forme commune. Pears attribue la pénibilité de sa découverte à une dissimulation qu'il prétend opérée par Wittgenstein, en vertu de laquelle, insiste-t-il, « le concept d'image se trouve subrepticement

¹ Pears 1977, p. 192

généralisé »¹. Au contraire, étant donnée la façon dont il est signalé dans l'arbre, le jeu apprêté par Wittgenstein peut être défini comme tout sauf un acte furtif.

8 Le toucher léger du papillon

Revenons-en à observer la page 2.11-2.19, avec la parfaite symétrie que lui restitue la représentation arborescente. Elle est entièrement constituée, disions-nous, de propositions simples, excepté en son point central, où brillent les deux paragraphes articulés qui forment la proposition 2.15 :

- 2.15 Que les éléments de l'image soient entre eux dans un rapport déterminé montre que les choses sont entre elles dans ce rapport.
Cette interdépendance des éléments de l'image s'appelle structure de l'image, et la possibilité de la structure, forme de la représentation de l'image.

L'articulation syntaxique et conceptuelle de la proposition 2.15 repose sur le fait qu'elle rassemble les éléments déterminés par la 2.14 (« L'image consiste en ceci, que ses éléments sont entre eux dans un rapport déterminé ») et les met en rapport avec les choses, avec les éléments constitutifs des « faits », en révélant une communauté de *structures*. L'existence d'une structure suppose une complexité ; s'il ne s'agissait que d'un unique élément, il ne pourrait y avoir ni relation réciproque ni structure. La complexité est représentée par la seule proposition complexe que comporte cette page.

L'exception morphologique constituée par la proposition 2.15, et de même sa position symétrique, attirent l'attention sur le nœud 2.15 : allons le regarder de plus près.

Le nœud 2.15 porte un seul rameau de commentaires², qui pourtant n'est pas terminal (au contraire de tout les autres rameaux foliaires greffées sur la page 2.11-2.19), mais débouche sur une suite de cinq observations.

- 2.151 La forme de la représentation est la possibilité que les choses soient entre elles dans le même rapport que les éléments de l'image.

Il s'agit là du moment clé, celui où la forme de la représentation se révèle comme possibilité relationnelle, dans une espèce d'extroversion de l'image vers la réalité. Et avec la page où l'on aboutit, la réalité est enfin *touchée* :

- 2.1511 L'image est *ainsi* attachée à la réalité ; elle va jusqu'à l'atteindre.
2.1512 Elle est comme une règle graduée appliquée à la réalité.

¹ Pears 1977, p. 195

² Ce rameau contraste par sa forme avec la séquence du niveau supérieur : on passe du nombre maximum de commentaires (soit neuf, qui commentent la phrase élémentaire 2.1 : « Nous nous faisons des images des faits ») à un minimum (un seul commentaire, pour une proposition étendue et complexe).

#####

Deuxième Partie

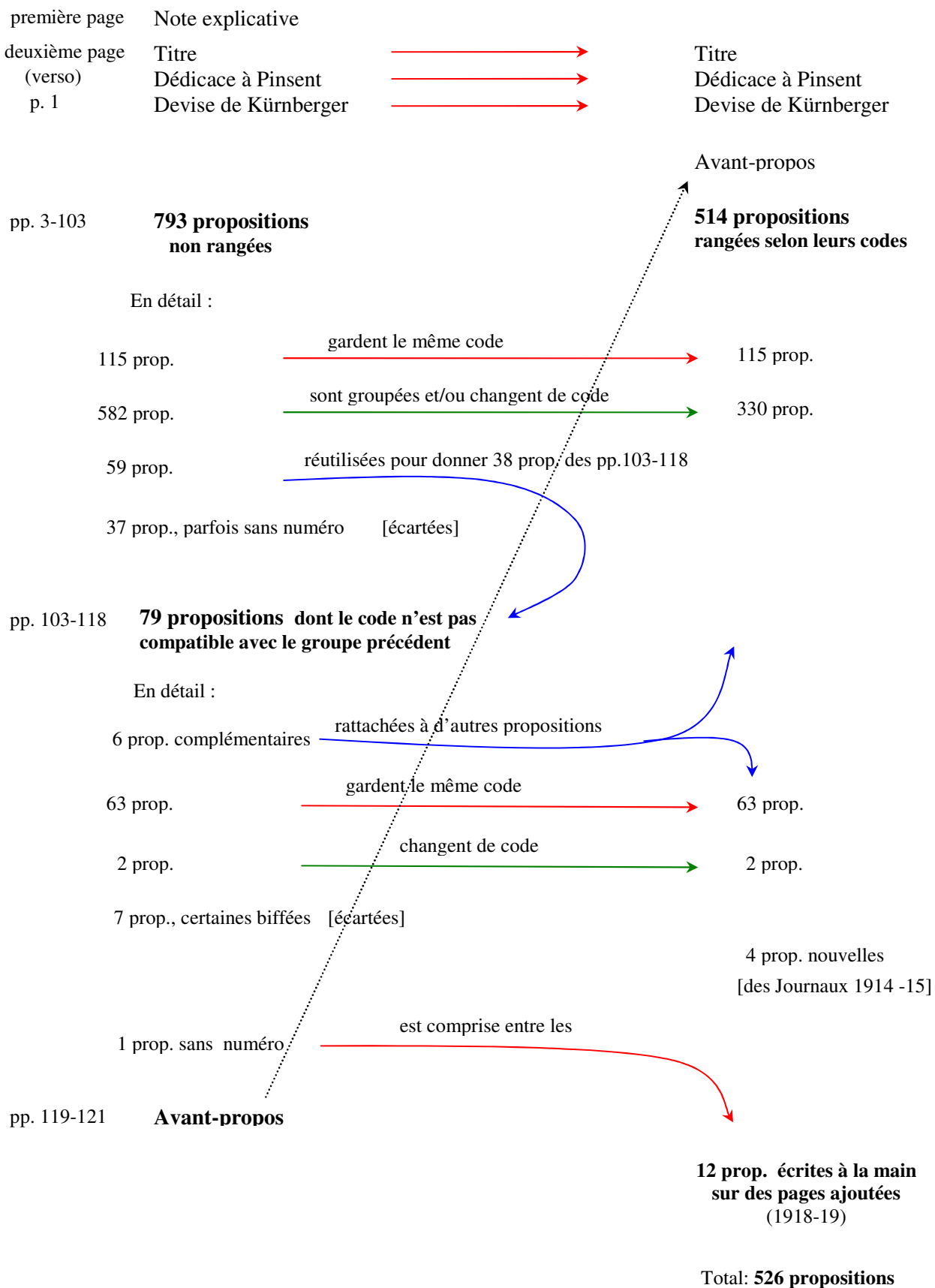
29 Le manuscrit du *Tractatus*

En 1965 Georg Henrik von Wright retrouve à Vienne un cahier de 121 pages, aujourd'hui conservé à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford où il est désigné dans le fonds Wittgenstein comme Ms104. Le cahier est écrit à la main et nous nous y référons par le sigle Ms104 ou simplement par le mot : le manuscrit. Il se compose de propositions désignées par des nombres décimaux du type que nous avons déjà rencontré dans le *Tractatus*, sauf que les propositions ne suivent pas l'ordre numérique, mais apparaissent l'une après l'autre sans que leur succession obéisse à aucun critère immédiatement perceptible. Le manuscrit contient la totalité du contenu du *Tractatus*, y compris le titre (*Logisch-Philosophische Abhandlung*), la dédicace à son ami Pinsent, la devise de Kürnberger, et même l'avant-propos, rédigé dans les pages finales du cahier. Par rapport au tapuscrit d'août 1918 catalogué Ts202, qui est le document définitif qui a donné lieu à l'édition allemande de 1921, il y manque seulement quatre propositions, qui ont été insérées pendant la période où le texte a été dicté¹³. Plus du tiers des propositions du *Tractatus*, 178 sur 526, sont présentes dans le manuscrit avec le même texte et le même nombre décimal ; quant aux autres, il y a pour la plupart des différences de numérotation, car souvent, dans la réorganisation définitive, deux énoncés ou plus qui à l'origine étaient autonomes ont été regroupés sous un numéro unique, devenant les paragraphes d'une « proposition » composite. Même ce stade ultime de la restructuration, il est possible pour l'essentiel d'en retrouver l'histoire grâce aux 72 dernières propositions de Ms104, presque identiques à celles de l'édition définitive : en fait la moitié d'entre elles représentent les modifications les plus significatives aux matériaux d'origine.

¹³ Douze autres propositions ont été ajoutées manuellement au tapuscrit lui-même ; une de celles-ci, la 5.2523, se trouvait déjà dans Ms104, sauf que là elle n'avait pas de numéro.

Ms104

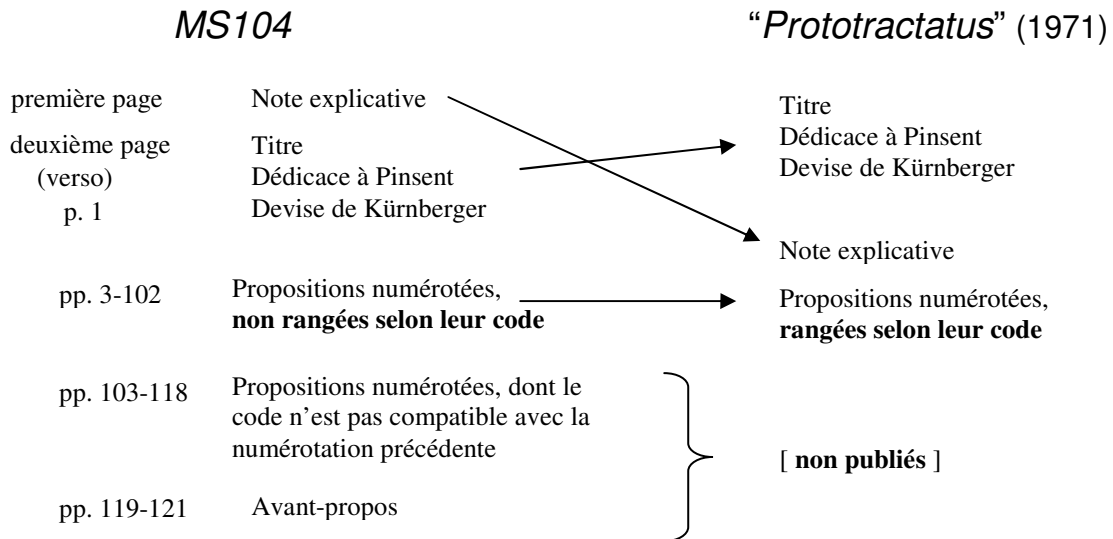
Ts202 (août 1918)



En 1971 McGuinness, Nyberg et von Wright publient le contenu des 102 premières pages de Ms104 (y compris le premier énoncé de la page 103), en rangeant les propositions selon l'ordre croissant des nombres décimaux, ce qui n'est pas donc l'ordre dans lequel elles figurent sur le manuscrit. Cette publication porte le titre : « Prototractatus. An early version of *Tractatus logico-philosophicus* »¹⁴. Pour autant qu'il soit discutable, ce choix éditorial apparaît motivé par l'analogie avec le *Tractatus* ; en fait, si l'on dispose les propositions dans l'ordre, l'apparent chaos numérique des 102 premières pages se révèle parfaitement cohérent, sans rupture ni lacune dans la hiérarchie des nombres. Les éditeurs ont exclu de leur publication les 19 dernières pages, qui contiennent 79 autres énoncés, parce que la numérotation de ceux-ci n'est pas compatible avec celle des propositions précédentes et produirait des lacunes dans la suite de nombres, ou des doublets. En outre, alors que la numérotation et donc la structure des 780 premiers énoncés, bien que cohérentes en elles-mêmes, ne correspondent souvent pas à celles de l'œuvre définitive, les dernières propositions reprennent presque exactement des propositions analogues du *Tractatus* (seul change l'ordre de leur présentation, qui continue d'être en diverses manières composite et non liée au code numérique)¹⁵.

¹⁴ Wittgenstein 1971. L'édition est bilingue (allemande et anglaise) et contient aussi une reproduction en fac-similé du cahier tout entier, y compris la partie non transcrite. Quand nous citons les propositions de Ms104, les numéros de page reprennent ceux que Wittgenstein a écrits de sa main, et non pas ceux du volume édité. En cas d'ambiguïté, les codes des propositions seraient préfixés par « PT » (*Prototractatus*, nom par lequel la critique se réfère en fait à Ms104) ou « TLP » (*Tractatus logico-philosophicus*). McGuinness, coéditeur des deux éditions (1971 et 1996) du *Prototractatus*, a reconnu récemment que ce carnet est quelque chose de plus qu'une première version : soit parce que McGuinness en extrait maintenant aussi « Wittgenstein's 1916 "Abhandlung" », qui correspond aux 70 premières pages du manuscrit, soit à cause des 19 dernières pages, qui arbitrairement n'ont pas été éditées. Il propose maintenant d'appeler *Bodleianus* le carnet Ms104, d'après le nom de la bibliothèque. La *Kritische Edition* du *Tractatus* (1989) désigne par le sigle PT le volume *Prototractatus* édité en 1971, par le sigle PT₂ le « *Prototractatus*, pp. 103-118 du manuscrit paginé par Wittgenstein », et par le sigle PT₂* les « états antérieurs des propositions 5.2 et suivantes dans le manuscrit du *Prototractatus* p. 108 et suivante » (Wittgenstein 1989, p. XXVIII). Remarquons que l'on tient ici à désigner par « manuscrit du *Prototractatus* » également la partie qui n'avait pas été éditée ni reconnue comme « Prototractatus ».

¹⁵ Les éditeurs laissent aussi de côté l'Avant-propos qui figure aux pp. 119-121 : « Comme le *Vorwort* (avant-propos) doit avoir été écrit après la seconde partie du manuscrit, explique von Wright, on ne peut le considérer comme un avant-propos spécifique au 'Prototractatus'. Donc nous ne l'avons pas imprimé » (Wittgenstein 1971, p. 2).



En l’absence des dernières pages de Ms104, le texte construit et réarrangé diffère du *Tractatus* à divers égards, et les éditeurs le considèrent donc comme une version distincte. Selon leur attente, probablement, un véritable manuscrit du *Tractatus* à proprement parler aurait dû ressembler davantage à l’édition séquentielle imprimée et par exemple comporter des parties entières semblables, une progression analogue, un ordre plus reconnaissable. Notre analyse nous a au contraire porté à conclure qu’il ne serait guère possible de créer une structure aussi complexe que celle du *Tractatus* sur le mode séquentiel : pas plus qu’un peintre ne pourrait peindre un tableau en commençant à un bord du cadre pour finir à l’autre, à la manière d’une imprimante laser. La manière la plus naturelle de produire une structure arborescente consiste à partir de la racine, former ensuite les branches maîtresses, pour en arriver petit à petit aux éléments de détail et enfin aux feuilles individuelles. C’est pourquoi on peut s’attendre à ce que le manuscrit original du *Tractatus* ne range pas les propositions selon l’ordre numérique.

Nous montrerons que le manuscrit Ms104, tel qu’il a été composé par Wittgenstein, est parfaitement cohérent avec la structure en arbre du *Tractatus* et que, bien plus, sa progression détermine, renforce et structure de façon définitive l’arbre lui-même.

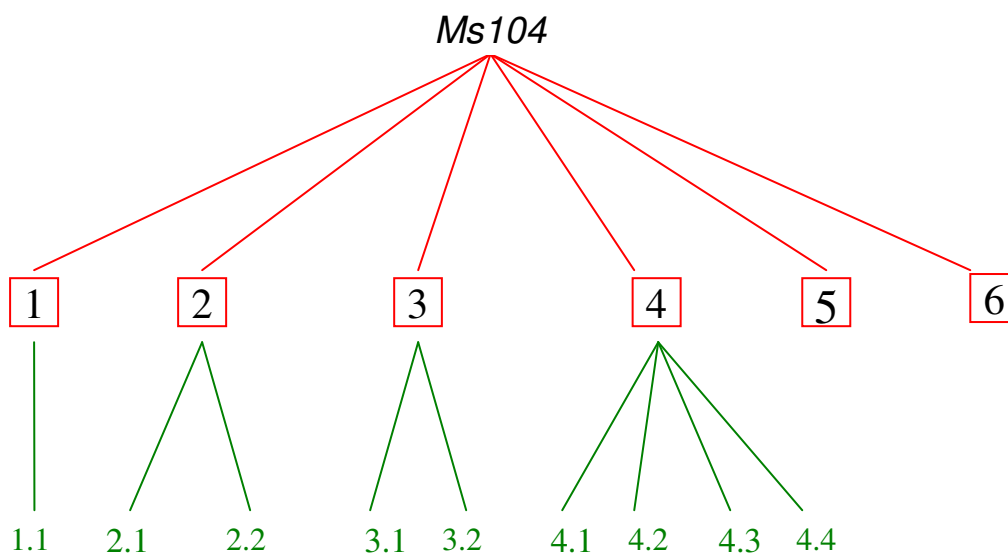
30 La première page de Ms104

Voici comment se présente la première page de texte (page 3 dans la numérotation autographe du manuscrit), qui est en fait la seule où les propositions se suivent dans l’ordre des nombres décimaux.

- 1 Le monde est tout ce qui est le cas.
- 1.1 Le monde est la totalité des faits, non des choses.
- 2 Ce qui est le cas, le fait, est la subsistance d’états de choses.
- 2.1 Les faits, nous les comprenons en images.

- 2.2 L'image a en commun avec le représenté la forme logique de représentation.
- 3 L'image logique des faits est la pensée.
- 3.1 L'expression sensible de la pensée est le signe propositionnel.
- 3.2 Le signe propositionnel avec la modalité de sa représentation est la proposition.
- 4 La pensée est la proposition pourvue de sens.
- 4.1 La proposition représente la subsistance et non-subsistance des états de choses.
- 4.2 Le sens de la proposition est sa concordance et non-concordance avec les possibilités de la subsistance et non-subsistance des états de choses.
- 4.3 Les possibilités de vérité des propositions élémentaires signifient les possibilités de la subsistance et non-subsistance des états de choses.
- 4.4 La proposition est l'expression de la concordance et non-concordance avec les possibilités de vérité des propositions élémentaires.
- 5 La proposition est une fonction de vérité des propositions élémentaires.
- 6 La forme générale de la fonction de vérité est : $|\mathcal{N}(\bar{p}0), \bar{\alpha}, \mathcal{N}(\bar{\alpha})|$.

Ces propositions, avec leurs numéros respectifs, correspondent à la version définitive du *Tractatus*¹⁶. Représentons-nous les en arbre :



Comme on le voit, la page initiale du manuscrit Ms104 correspond au premier niveau de l'arbre du *Tractatus* (à l'exception de la proposition 7) et à une partie du second niveau¹⁷.

Dans ce premier « tronc » de l'arbre se déploie l'horizon conceptuel de l'œuvre. Dans les pages suivantes Wittgenstein insère de nouveaux commentaires sur les propositions de cette première page, et des commentaires sur ces commentaires, enrichissant ainsi la structure conceptuelle dans deux dimensions : l'extension des branches en profondeur, et l'extension des ramures en surface. A chaque page du manuscrit Ms104, l'arbre s'accroît, soit par le foisonnement

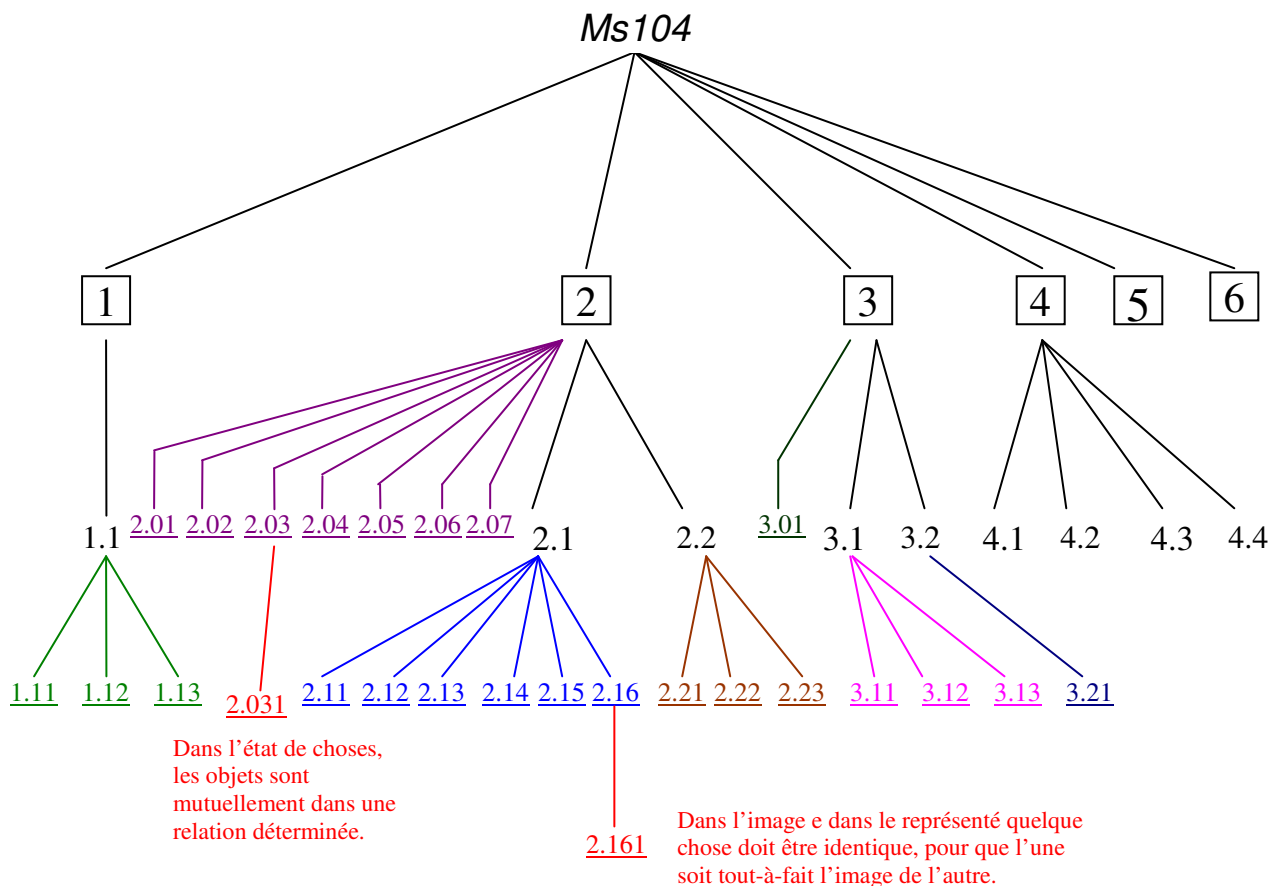
¹⁶ Seul l'énoncé 3.2 sera remanié de façon significative.

¹⁷ On observera que la succession 4.1-4.4 a été composée en séquence étroite, dans le même ordre selon lequel nous l'avons lue au chapitre 15.

des branches, soit par l'allongement des branches déjà existantes¹⁸.

31 Comment croît l'arbre du *Tractatus*

Figurons la situation à la troisième page (p. 5), après 25 nouvelles propositions :



Wittgenstein a ajouté des commentaires à chacun des nœuds 1.1, 2, 2.1, 2.2, 3, 3.1 et 3.2, et en outre à 2.03 et 2.16. Dans les pages suivantes, tandis qu'il commence à commenter les

¹⁸ Il deviendra évident que seule une représentation en arbre permet de rendre compte du processus de composition de Ms104 ; on comprend donc pour quelle raison le processus réel de construction a si rarement été l'objet de recherches, et plus rarement encore servi à une exégèse correcte du texte. Les mêmes éditeurs du *Prototractatus* ont rendu plus difficile de représenter efficacement le processus mis en œuvre par Wittgenstein, en réarrangeant les propositions selon l'ordre des chiffres et confiant l'information décisive, celle sur l'ordre dans lequel elles furent composées, au seul numéro de la page de Ms104 de laquelle chaque proposition a été tirée. Ils ont cependant fourni le fac-simile du manuscrit, dont on peut repartir. Un pareil scrupule philologique manque hélas totalement à l'édition critique McGuinness-Schulte du *Tractatus* (1989), bien qu'il reporte soit, en regard, toutes les différences lexicographiques par rapport au soi-disant « Prototractatus », soit, ailleurs, la totalité du « Prototractatus », présenté exactement et uniquement dans l'ordre croissant de la numérotation décimale (en omettant d'indiquer de quelle page provient réellement chaque proposition). Ici l'ordre de composition, qui est l'information fondamentale qu'apporte en réalité le manuscrit, se trouve définitivement enterrée. Comme l'observait déjà Verena Mayer, une telle « version transcrite du *Prototractatus* ne permet pas au lecteur de reconstruire la séquence originale des propositions. En réalité, il n'y a même rien qui indique clairement que la séquence des propositions ne correspond pas à leur numérotation » (Mayer 1993, pp.108-109). De fait, dans la *Vorbemerkung* à la transcription on n'offre pour toute indication que la phrase : « Le texte du *Prototractatus* est présenté dans l'ordre selon lequel l'Auteur entendait faire paraître les propositions » (Wittgenstein 1989, p. 181).

#####

39 Chronologie et structure

Le moment est venu de fournir un repérage chronologique plus précis relatif à l'évolution du manuscrit Ms104. L'introduction historique dont von Wright a fait précéder le *Prototractatus* n'est pas très fiable sur ce point. Il avance « la conjecture [...] que le travail sur le 'Prototractatus' aurait précédé immédiatement la composition définitive de livre pendant l'été 1918 », mais l'indice qu'il en offre est bien léger. Wittgenstein commencerait à compiler le manuscrit après avoir appris la mort de son ami Pinsent, survenue en mai 1918, parce que, à la seconde page, apparaît la dédicace consacrée à sa mémoire. « Il ne semble pas qu'il y ait quelque raison de penser – écrit von Wright – que la dédicace avait été ajoutée au manuscrit plus tard »¹⁹. En réalité, puisqu'elle apparaît au verso du « frontispice » (c'est-à-dire de la page de titre), la dédicace à Pinsent peut avoir été insérée à n'importe quel moment. En outre, il est beaucoup plus vraisemblable qu'une dédicace soit insérée en tête de l'œuvre une fois achevée, et non pas avant d'avoir même commencé la rédaction, qui plus est s'agissant d'un manuscrit ; et aujourd'hui nous savons que les choses se sont passées exactement ainsi²⁰. Mais le détail nous confirme que von Wright ne considérait pas le cahier Ms104 comme une première rédaction, mais comme un rapide épanchement de matériaux dont l'essentiel était déjà prêt.

La méthode de composition que nous illustrons ici nous amène à bouleverser totalement la perspective de von Wright. Et ce n'est pas seulement à cause de l'extrême complexité structurelle et formelle de l'œuvre, qui rend les deux mois de congé estival indiqués par von Wright à peine suffisants pour mener de front la rédaction des vingt dernières pages du manuscrit, qui correspondent à la restructuration finale de l'ensemble des matériaux. Non, le fait décisif est que ce procédé particulier de disposition en arbre, procédé dont témoigne Ms104, est par sa nature une première rédaction, au moins en ce sens qu'il s'agit d'une façon originale d'organiser le tissu propositionnel. On n'aurait pas pu obtenir la façon dont le manuscrit se suit si l'on avait reporté un texte déjà élaboré auparavant : nous pouvons bien imaginer que les propositions individuelles aient déjà été déterminées (et effectivement nous savons que beaucoup d'entre elles l'étaient à coup sûr : celles tirées des Journaux que nous possédons), mais la structure numérique, elle, est nécessairement originale. Et le *Tractatus* consiste essentiellement en cette structure numérique.

Wittgenstein annonce à Russell la naissance du traité dans une lettre du 22 octobre 1915 ; prêtons attention aux termes qu'il emploie :

¹⁹ Wittgenstein 1971, p. 9.

²⁰ En fait, nous avons la correspondance entre la mère de David Pinsent et Wittgenstein. Voici comment celui-ci répond à la lettre du 6 juillet 1918 : « Chère, très bonne et très honorée Madame, j'ai reçu aujourd'hui la lettre pleine de courtoisie où vous m'apprenez la triste nouvelle de la mort de David. [...] Une dernière chose, je viens juste de terminer le livre de philosophie auquel je travaillais déjà à Cambridge. [...] Je le dédierai à sa mémoire » (lettre non datée ; Pinsent 1992, p. 146).

Dans ces derniers temps j'ai fait une quantité de travail, et, je crois, avec un certain succès. Je suis maintenant en train de le refondre et de le résumer en forme de traité. En aucun cas je ne veux maintenant publier quoi que soit sans que tu l'aies vu [...] Si je ne survis pas, demande aux miens de t'envoyer tous mes manuscrits, parmi lesquels tu trouveras aussi l'ultime refonte écrite au crayon sur des feuillets épars.²¹

Dès octobre 1915 Wittgenstein affirme donc qu'il a rassemblé tous les matériaux nécessaires au projet qu'il envisage, c'est-à-dire toutes les propositions : à présent il est occupé à les recueillir « en forme de traité ». C'est donc la forme qui fait des propositions, en elles-mêmes à ce stade presque toutes déjà écrites, ce que Wittgenstein appelle un « traité » [*Abhandlung*] tant dans la lettre du 22 octobre que dans le titre de Ms104. La forme n'est autre que la structure numérique, l'arbre que dessinent les numéros décimaux des propositions. Tout le travail que Wittgenstein effectue progressivement pendant les trois années suivantes²² consiste en substance à placer chaque pensée (chaque remarque) à l'endroit qui convient au sein du système de relations qui le relie à l'ensemble de cette architecture complexe.

Notre thèse est qu'en octobre 1915 Wittgenstein avait déjà écrit les pages 1 à 28 de Ms104 et qu'il a continué à travailler sur Ms104 jusqu'à 1918. Ms104 ne peut pas être le réceptacle de textes précédemment élaborés ; il montre plutôt comment les propositions du future *Tractatus* ont été petit à petit ajoutées selon le mode de croissance d'un arbre dont la souche initiale, le seul présupposé d'origine, est posée dès la première page. Il nous est donc impossible d'accepter la chronologie de von Wright, selon qui « la refonte en forme de traité » de 1915 ne serait que « un prédécesseur du 'Prototractatus' », prédécesseur qui après trois années de travaux préalables aurait pu donner lieu à Ms104. Si l'on admet une continuité entre le traité de 1915 et celui de 1918, Ms104 ne peut qu'être le même cahier déjà en cours d'utilisation en octobre 1915.

Ne reconnaissant pas l'implication de Ms104,²³ von Wright est contraint de sous-estimer la nature de l'activité décrite dans la lettre ; en outre, il est amené à exclure l'idée que, quand Wittgenstein désigne « aussi l'ultime refonte écrite au crayon sur des feuillets épars », il s'agisse vraiment d'une ultime refonte, donc une seconde version relativement au travail de « refondre l'ensemble en forme de traité »²⁴. Nous, au contraire, n'avons pas besoin de forcer le texte : Wittgenstein a déjà bien commencé à rassembler les matériaux sur le cahier Ms104, et avertit

²¹ Wittgenstein 1974, p. 64. Cf. Wittgenstein 1971, p. 6. On trouvera une analyse détaillée de cette lettre dans Bazzocchi 2006.

²² Plus précisément, l'utilisation pratiquement exhaustive des matériaux présents en octobre 1915 s'achève au début de 1917 (voir aussi McGuinness 2002) ; subséquemment Wittgenstein décidera d'utiliser aussi les réflexions qu'il a notées dans ses journaux de 1916-1917.

²³ Pour autant qu'il l'admette : « Ici Wittgenstein se réfère évidemment [...] à quelque chose qui ressemble pour l'essentiel au 'Prototractatus' [=Ms104] ». *Ibidem*.

²⁴ Von Wright écrit : « La 'Zusammenfassung' qu'évoque Wittgenstein par le note 'Ich bin dabei das Ganze zusammenzufassen' peut bien être la même refonte écrite sur des feuillets épars ». *Ibidem*. C'est curieux que dans la traduction anglaise de « parmi lesquels on trouvera aussi l'ultime refonte » [*darunter befindet sich auch die letzte Zusammenfassung*], von Wright ne traduit pas le mot « aussi » [*auch*].

Russell que, si lui-même vient à mourir à la guerre, Russell trouvera en tout cas l'ultime version « écrite au crayon sur des feuilles épars ».

Tous les critiques se trouvent ici fort embarrassés²⁵ : pourquoi Wittgenstein est-il en train d'élaborer son texte principal sur des feuillets épars? Et s'il y a deux versions, l'une sur le cahier et l'autre sur des feuillets épars, comment imaginer que la dernière soit celle des feuillets épars ? Mais si nous observons Ms104, il est clair qu'il ne saurait constituer la version de référence : après les premières pages, le manuscrit est tout sauf clair, et nous avons plusieurs fois conjecturé que Wittgenstein a dû se représenter l'arbre des propositions sous quelque autre forme.

40 Le laboratoire en feuillets épars

Si nous considérons que déjà dans une lettre à Frege du 25 août 1915 (aujourd'hui perdue) Wittgenstein annonçait qu'il travaillait à un « traité » [*Abhandlung*], et que certaines références de Ms104 à des notes du Journal portent à croire qu'en juin le manuscrit en était à peu près à la page 12,²⁶ on peut en retenir qu'en octobre l'ensemble de la structure fondamentale de l'œuvre, correspondant aux 28 premières pages, était achevé et bien solide. Puisque cela constitue la partie entièrement originale du texte, qui n'est pas tirée des carnets précédents, cette hypothèse s'accorde bien avec ce qu'implique la lettre, à savoir qu'en octobre les matériaux étaient présents en totalité (soit dans Ms104, soit sur les carnets du Journal philosophique) et prenaient même « forme de traité ».

Les propositions de cette première partie, et seulement elles, sont cochées sur le manuscrit par un petit « v » de pointage qui disparaît exactement à la page 28, à la barre horizontale de la fin de section. Il semble évident qu'un tel pointage fait référence à quelque copie du texte. Geschkowsky écrit²⁷ :

La seule interprétation possible de cela est que les matériaux déjà existants du *Prototractatus* aient été copiés et cochés un à un ; ou alors qu'une copie déjà réalisée ait été confrontée avec les matériaux existants.

²⁵ Même McGuinness, le seul à proposer 1915 comme date de la mise en chantier du « Prototractatus », en parle comme d' « un résumé écrit d'abord sur des feuilles épars et ensuite sur un carnet » (McGuinness 1989, p. 39); par la suite, en revanche, il suggère la possibilité que les feuilles choisis soient une copie « qui était destinée à contenir les énoncés dans l'ordre voulu, et non pas dans l'ordre où elles ont été composées » (McGuinness 2002, p. 274), pour conclure en fin de compte : « Il est relativement indifférent si les propositions [correspondantes aux premières 70 pages] ont été écrites d'abord sur le carnet ou d'abord sur les feuillets épars » (*Ibidem*). Nuno Venturinha (2006) donne un compte-rendu attentif des thèses de McGuinness sur cette question ainsi que sur d'autres relatives au manuscrit Ms104.

²⁶ Voir Bazzocchi 2008b. La première quinzaine de mai est à mon avis la période la plus plausible pour la rédaction des toutes premières pages de Ms104. Que l'on considère la lettre à Russell du 22 mai 1915, où il est question de « ce que j'ai écrit dans les derniers temps ». Il se pourrait que je ne voie pas la fin de la guerre, dit Wittgenstein ; « en ce cas tu devras faire imprimer mon manuscrit, qu'il y ait ou non quelqu'un pour le comprendre ! » Et il ajoute une incise qu'on ne saurait autrement décrypter : « – Les questions se font de plus en plus lapidaires et générales et la méthode est changée radicalement – ». Lapidaires et générales sont justement les propositions initiales de Ms104, et la méthode de composition est changée de façon véritablement radicale : Wittgenstein a introduit l'arbre des décimaux.

²⁷ Geschkowsky 2001, p. 61.

Toutefois, Geschowski malgré ses efforts ne réussit pas à rendre compte du caractère particulier et irrégulier de ce pointage, et conclut que le sens de cette opération « est du domaine des énigmes »²⁸. Finalement ce pointage, qui ne touche pas la première page de texte et laisse de côté environ 5% des propositions restantes, demeure incompréhensible et en substance inutile *si nous imaginons qu'il a été effectué relativement à une copie séquentielle*, rangée selon l'ordre croissant des nombres décimaux²⁹. On peut démontrer que ce pointage est au contraire nécessaire et parfaitement raisonnable étant donnée la façon dont il se présente, *s'il est en rapport avec la réalisation asynchrone de feuillets individuels*, un pour chaque série de remarques analytiques (en substance, un pour chaque nœud épais de l'arbre).

Il me paraît inévitable de conclure que Wittgenstein avait élaboré une technique efficace pour représenter et gérer l'arbre de la *Abhandlung*, et que l'opération de copiage, corroborée par le pointage, a donné naissance justement à « l'ultime refonte écrite au crayon sur des feuillets épars » : exactement comme la première page du manuscrit reproduit la racine de l'arbre, de même les feuillets épars représentent les divers nœuds, pour chaque niveau de remarques. De la même façon, les propositions petit à petit annotées aussi sur Ms104 correspondraient à des ajouts portés au bas du feuillet concerné, ou alors à la mise en place d'un nouveau feuillet donnant à lire une nouvelle ligne de commentaires. Chaque façon d'envisager l'arbre, générale ou partielle, se réalise lorsqu'on met en place correctement les feuillets concernés, depuis la page maîtresse jusqu'aux rameaux qui de proche en proche vont se trouver impliqués. Le mystérieux développement du cahier, au moins après la page 28, n'est autre que le report ponctuel, aux fins de repérage chronologique et de sécurité, d'ajouts et de modifications effectués directement sur l'édifice entier, par le moyen de l'arbre contenu virtuellement dans les feuillets épars ; sans recours à aucune autre copie systématique mais seulement par enrichissement graduel du système.

Selon McGuinness, le rassemblement des propositions « écrites au crayon sur des feuillets épars », qu'il indique à Russell dans sa lettre de 1915, n'aurait constitué qu'une version initiale, laquelle « fut incorporée à l'un des tapuscrits composés par la suite, et en tant que telle écartée »³⁰. Pourtant il eût été difficile à un homme scrupuleux comme Wittgenstein de négliger à la légère l'engagement pris envers Russell, qui en cas de mort aurait alors cherché en vain cette version dans tous les papiers laissés par Wittgenstein. Mais il y a un second témoignage, rapporté par le même von Wright, qui confirme que cette version sur feuillets épars a bien subsisté : « Heinrich Groag se

²⁸ *Ivi*, p. 60, note 33 : « Die Betrachtung der Sätze, die keinen Haken haben, gibt allerdings Rätsel auf, es lässt sich keine Regelmäßigkeit feststellen ».

²⁹ Au reste, personne qui se proposât de confronter une liste chaotique avec une liste ordonnée par chiffres, n'irait prendre pour base la liste ordonnée pour rechercher et cocher les correspondances ensuite dans la liste chaotique ; il ferait plutôt exactement le contraire.

³⁰ McGuinness 1989, p. 39.

souvent d'avoir reçu à titre de prêt, pendant l'hiver 1917-18, un manuscrit au crayon en feuillets épars, contenant des propositions numérotées »³¹. Pour von Wright, « il n'est pas invraisemblable que ce manuscrit ait été un autre 'prédécesseur' du 'Prototractatus' », postérieur à celui qu'indiquait la lettre à Russell. Pour McGuinness, il s'agit d'une copie ultérieure, séquentielle, de Ms104, ou même « d'un tapuscrit avec quelques parties manuscrites »³². Pour Geschkowski, il s'agit au contraire du même « fourre-tout » de 1915, qu'il dit dépourvu de numérotation, et qui serait resté en circulation. Il est difficile de ne pas voir que notre thèse fait de ces feuillets épars, non plus un caprice incompréhensible et problématique, mais une solution géniale susceptible d'accompagner l'évolution d'un manuscrit qu'à son tour, si nous ne l'avions pas sous les yeux, personne n'aurait jamais imaginé.

41 L'avertissement en tête du manuscrit

L'introduction définitive du brouillon en feuillets épars s'avère correspondre au changement de stratégie qui se vérifie à la page 28. Alors qu'il n'est pas possible de retrouver des sources éventuelles pour les 280 premières propositions du manuscrit³³, la barre de séparation tracée sur la page 28 est suivie de trente passages consécutifs tirés des *Notes sur la Logique* (notes extraites à leur tour du journal philosophique qu'il a tenu avant la guerre), et puis de beaucoup d'autres propositions provenant des carnets qui nous sont parvenus. Sa façon de procéder est expressément signalée par l'avertissement que nous trouvons sur la première feuille de Ms104 :³⁴

Parmi ces propositions sont ajoutées toutes les propositions valables de mes autres manuscrits. Les chiffres indiquent l'ordre et l'importance des propositions. Ainsi 5.04101 suit 5.041 et est suivie de 5.0411, laquelle proposition est plus importante que 5.04101.

Bien que von Wright pense que l'expression « parmi ces propositions » se réfère aux énoncés

³¹ Wittgenstein 1971, p. 6.

³² McGuinness 1989, p. 45. McGuinness préfère en outre anticiper à l'hiver précédent l'épisode dont parle Groag.

³³ La seule exception est la proposition 4.10013 à la page 18 : « Le mot 'philosophie' doit signifier quelque chose qui est au-dessus ou au-dessous des sciences de la nature, mais pas à leur côté » ; ceci reprend un énoncé des *Notes sur la Logique*. Pour le reste, il est très improbable que les autres propositions puissent provenir directement du journal tenu avant-guerre et aujourd'hui perdu. De ce journal Wittgenstein avait déjà tiré deux sélections : les *Notes sur la Logique* (septembre 1913) et les Notes dictées à Moore (avril 1914). Il serait très étrange que dans de tels extraits il n'eût fait figurer aucune des quelque cent autres propositions, si vraiment celles-ci aussi avaient été présentes dans le journal ou dans d'autres carnets qui existaient à l'époque, si l'on considère qu'il s'agit des propositions les plus marquantes, correspondant à toute l'ossature du *Tractatus*. D'avril 1914 à août, où il entame le premier journal que nous ayons (Ms101), Wittgenstein se montre extrêmement « improductif » et déprimé, et on peut exclure qu'il ait composé telle ou telle portion importante des matériaux en question. Vers juin, il écrit en fait à Russell : « A présent je suis de nouveau dans un état d'épuisement et incapable tant de travailler que d'expliquer mon travail. Mais j'ai tout expliqué en détail à Moore quand il était chez moi, et il a pris diverses notes. Tu pourras donc obtenir bien mieux le tout de lui ». Même chose dans la lettre suivante, peut-être de juillet : « En ce moment je ne peux rien t'écrire sur la logique » (Wittgenstein 1974, pp. 55 et 57).

³⁴ «Zwischen diese Sätze werden alle guten Sätze meiner anderen Manuskripte gefügt. Die Nummern zeigen die Reihenfolge und die Wichtigkeit der Sätze an. So folgt 5.04101 auf 5.041 und auf jenen 5.0411, welcher Satz gewichtiger ist als 5.04101».

de la première page de texte³⁵, qui est la seule en ordre et la seule à laquelle von Wright trouve applicable le concept d' « ajouter parmi », il est évident que le processus dont il est question ici est entièrement virtuel, et l'acte d'ajouter « parmi les propositions [du cahier] » peut s'effectuer à n'importe quel moment : elle consiste à l'adjoindre à l'intérieur de la structure définie par les nombres décimaux. L'hypothèse de von Wright que « la note initiale ait été écrite après que Wittgenstein eut rédigé les propositions de la première page de texte »³⁶ apparaît déraisonnable, au moins parce que les propositions citées dans la note elle-même se trouvent aux pages 12 et 16. Pourtant cette hypothèse pousse von Wright à soutenir que même les pages 4-28 proviennent d'autres manuscrits inconnus et ainsi à regretter la disparition de nombreux documents hypothétiques qui auraient précédé les carnets dont nous disposons.

Il est bien plus simple d'observer que le saut méthodologique qui coïncide avec la barre horizontale de la page 28 est parfaitement net : pratiquement aucune citation qu'on puisse reconnaître dans ce qui précède³⁷ ; et dans ce qui suit immédiatement, des citations de tous les manuscrits connus. De toute évidence la note a pour objet de signaler cette nouvelle stratégie, et illustre l'état du manuscrit pour le bénéfice d'un éventuel éditeur qui recevrait le cahier, avec tous les autres papiers, en cas de mort de l'auteur. Les circonstances sont celles qu'évoque la lettre à Russell du 22 octobre 1915. On est en droit de supposer que l'adoption du système des feuillets épars, complétée avec la fin de la partie originale du traité (comme le suggère le pointage des numéros de la première couche de Ms104), coïncide avec la phase de mise en place de « toutes les propositions valables de mes autres manuscrits », pour laquelle une vision complète et articulée de la composition devient particulièrement nécessaire. Désormais le projet est clairement défini, et envisagé comme assez solide pour être présenté à Russell avec une confiance et un optimisme franchement inhabituels.

Cette interprétation explique les détails que von Wright dans son Introduction jugeait déconcertants : la forme verbale passive, au présent progressif (« les propositions valables sont ajoutées ») et le complément de lieu avec mouvement (« parmi ces propositions », avec l'accusatif

³⁵ C'est pourquoi il publie l'avertissement en première page du texte réordonné, tant dans la transcription que dans la traduction anglaise. Ceci égare fort les critiques même les plus avisés, par exemple Verena Mayer (op. cit., p. 111). En réalité, l'avertissement se trouve en tête du cahier, avant le titre et la dédicace : on dirait plutôt un avertissement adressé à l'éditeur qu'une note destinée au lecteur. Le fait que cette note précède la totalité du manuscrit signifie nécessairement qu'elle concerne la totalité du manuscrit, au moment où il arriverait entre les mains de Russell ; autrement elle resterait, même pour lui, incompréhensible et donc inutile.

³⁶ Wittgenstein 1971, p. 3.

³⁷ Naturellement, il faut distinguer entre les citations proprement dites, qui commencent à la page 28, et les ressemblances d'argumentation ou même d'expression: il est clair que les concepts exprimés tournent autour des mêmes thèmes. Comme exemple d'analogie au sens strict accompagnée pourtant d'une innovation significative dans l'expression, qu'on songe à la relation entre les propositions 2.17 et 2.18, et la remarque du 20 octobre 1914 (cf. chapitre 7).

en allemand)³⁸. Il s'agit en fait d'un processus en acte, qui en cas de mort aurait été interrompu ; Wittgenstein renseignait ainsi son éventuel éditeur sur ce qu'il était en train de faire. En outre, comme il faut mettre en ordre les propositions en vue de leur publication, la seconde partie de la note insiste sur le concept d'ordonnancement et précise quel chiffre doit suivre quel chiffre³⁹. Notons que le concept d'« importance » se rapporte ici spécifiquement à la question des codes comportant un zéro. A la proposition 5.041, précise Wittgenstein, succède d'abord la remarque centésimale 5.04101, puis la remarque décimale 5.0411 ; toutefois, ajoute-t-il, la remarque décimale est « plus importante » que la centésimale. Autrement dit, le rang numérique *ne correspond pas* à l'ordre d'importance.

Par parenthèse, nous avons ici un autre indice que la note a été rédigée quand le texte en était arrivé à la page 28 environ, et non pas plus loin : si nous rangeons par numéro les propositions de la première couche de Ms104, nous obtenons effectivement la séquence 5.041, 5.04101, 5.0411. Mais à la page 31 arrive déjà la proposition 5.04102⁴⁰, qui rend non contigus les numéros pris pour exemple : Wittgenstein n'aurait pas en toute rigueur pu affirmer qu'à 5.04101 succède 5.0411.

Il y a enfin une dernière allusion qui contribue à souligner la pertinence attribuée par Wittgenstein à l'enchaînement de ses énoncés. Pourquoi en effet Wittgenstein, entre tant d'exemples possibles, choisit-il justement les numéros 5.041, 5.04101 et 5.0411 ? Personne n'a pensé à vérifier quelles propositions correspondent aux numéros cités. Lisons ces propositions⁴¹.

³⁸ «*Zwischen diese Sätze werden alle guten Sätze [...] gefügt*», *ibidem*. Von Wright se serait plutôt attendu à un simple complément de lieu sans mouvement (en allemand avec le datif). Von Wright traduit l'allemand «*fügen*» (ajouter, disposer) par l'anglais «*to insert*» (insérer).

³⁹ On peut dire que les éditeurs du *Prototractatus* ont respecté ces prescriptions. Mais celles-ci évidemment valaient en l'absence de l'édition du *Tractatus* définitif. Maintenant que cette édition existe, une édition presque semblable, rangée par numéros, ne semble pas à première vue d'un grand intérêt, comme n'ont pas manqué de le souligner les critiques bien peu généreuses qui ont accueilli cette opération éditoriale (Hart 1973, Newell 1973, Rhees 1973, Stenius 1975, Wolter 1973). En revanche, le manuscrit en lui-même, avec sa structure d'origine, est un document de grande valeur exégétique. On ne peut qu'éprouver de la reconnaissance envers la perspicacité professionnelle des éditeurs eux-mêmes, qui ont mis à la disposition du public le fac-similé et tous les instruments philologiques susceptibles d'aider à mieux réétudier ce texte.

⁴⁰ Le numéro 5.04102 de la page 31 se trouve par la suite transformé en la sous-remarque 5.041021 lorsque, page 37, Wittgenstein établit la définitive PT 5.04102.

⁴¹ Pour la proposition 5.041, je préfère donner le texte corrigé qui fut proposé par Ramsey à Wittgenstein lors de la préparation de l'édition anglaise du *Tractatus*. La version manuscrite, avec « premier » à la place de « second » et vice-versa, contenait un glissement qu'il n'est pas le cas d'élucider ici.

5.041

En particulier, la vérité d'une proposition « p » **suit de** la vérité d'une proposition « q » si tous les fondements de vérité de la seconde sont fondements de vérité de la première.

5.04101

Nous disons aussi que les fondements de vérité de l'une sont contenus dans ceux de l'autre: p **suit de** q.

5.0411

Qu'une proposition **suive d'**une autre, nous le voyons par la structure des propositions.

Cela ne peut pas être par hasard que les propositions choisies pour montrer comment *se suivent* les propositions du *Tractatus* traitent justement de la manière dont les propositions de la logique *suivent* l'une de l'autre. « Suivre » [*folgen auf*] et « suivre de » [*folgen aus*] sont évidemment des concepts différents : « 5.04101 suit, vient juste après [*folgt auf*] 5.041 », alors que « p suit de [*folgt aus*] q ». Les propositions du *Tractatus* ne correspondent pas, certainement, à des processus déductifs. Il y a pourtant une affinité métaphorique : la structure du texte de Wittgenstein constitue une allusion symbolique à la rigueur des enchaînements logiques. D'un autre côté, la logique est en mesure de décrire le monde uniquement parce que les faits et les états de choses ont une structure ; dans la mesure où il y a forme et structure, « les choses sont impliquées l'une dans l'autre comme les maillons d'une chaîne » (2.03). La structure du *Tractatus*, codifiée par les nombres décimaux des propositions, est en fait tout aussi rigoureuse qu'une déduction logique.

Naturellement, la connexion la plus soumise à des règles formelles est celle qui relie un nœud de l'arbre au sous-arbre qui procède de lui, sur la base de la relation « être un commentaire de ». La définition de la consécution logique en termes de fondements de vérité (5.041 : p suit de q si tous les fondements de vérité de q font partie des fondements de vérité de p) est isomorphe à la définition de « être un commentaire de » en termes de chiffres : p est un commentaire, direct ou indirect, de q si tous les chiffres du numéro de q font partie du numéro de p. Ces deux structures relationnelles ont en commun la possibilité d'être représentées avec précision par un arbre hiérarchique.

#####

Œuvres citées

- Anscombe 1963: G. E. M. Anscombe, *An Introduction to Wittgenstein's Tractatus*, London, 1963.
- Bazzocchi 2005: L. Bazzocchi, « The strange case of the Prototractatus note », dans F. Stadler, M. Stöltzner (dir.), *Time and History – Papers of the 28th International Wittgenstein Symposium*, Eigner Druck, Kirchberg am Wechsel, 2005, pp. 24-26.
- Bazzocchi 2006: L. Bazzocchi, « About “die letzte Zusammenfassung” », dans G. Gasser, C. Kanzian, E. Runggaldier (dir.), *Cultures: Conflict-Analysis-Dialogue – Papers of the 29th International Wittgenstein Symposium*, Eigner Druck, Kirchberg am Wechsel, 2006, pp. 36-38.
- Bazzocchi 2007: L. Bazzocchi, « Il codice segreto di Wittgenstein: dagli opposti incongruenti di Kant al luogo logico della proposizione negante », *Studi Kantiani*, XIX, 2006, pp. 131-140.
- Bazzocchi 2008a: L. Bazzocchi, « On butterfly feelers. Some examples of surfing on Wittgenstein's Tractatus », dans A. Pichler, H. Hrachovec (dir.), *Philosophy of the Information Society*, Vol. 1, Ontos-Verlag, Frankfurt a.M., 2008, pp. 125-140.
- Bazzocchi 2008b: L. Bazzocchi, « The date of Tractatus Beginning », dans A. Hieke, H. Leitgeb (dir.), *Reduction and Elimination in Philosophy and the Sciences – Papers of the 31st International Wittgenstein Symposium*, Eigner Druck, Kirchberg am Wechsel, 2008, pp. 20-22.
- Bazzocchi 2009: L. Bazzocchi, « Il trascendentale nel Tractatus di Wittgenstein. Dalla critica della logica pura alla critica della logica pratica », *Studi Kantiani*, XXII, 2009, pp. 131-141.
- Bazzocchi 2010a: L. Bazzocchi, « The Prototractatus manuscript and its corrections », dans N. Venturinha (dir.), *Wittgenstein after his Nachlass*, Palgrave Macmillan, 2010, pp. 11-29.
- Bazzocchi 2010b: L. Bazzocchi, « Dal Prototractatus al Tractatus logico-philosophicus. Analisi di una strategia top-down », *Rivista di storia della filosofia*, 2010 (1), pp. 71-92.
- Bazzocchi 2010c: L. Bazzocchi, « Contro l'interpretazione acrobatica della scala di Wittgenstein », *Epistemologia*, 33, 2, 2010, pp. 171-205.
- Bazzocchi 2010d: L. Bazzocchi, « Trees, Levels and Ladders », dans V. Munz, C. Puhl, J. Wang (dir.), *Language and World. Part One: Essays on the Philosophy of Wittgenstein*, Ontos Verlag, Frankfurt, 2010, pp. 329-341.
- Bazzocchi 2011: L. Bazzocchi, « What did “the supplements” to the Tractatus contain precisely, and when were they typed by Wittgenstein? », dans *Epistemology: Context, Values, Disagreement – Papers of the 34th International Wittgenstein Symposium*, Kirchberg am Wechsel, 2011, pp. 19-20.
- Bazzocchi 2012: L. Bazzocchi, « La forma del Tractatus e la falsa percezione di un disegno di Wittgenstein », *Paradigmi*, 2012 (3)
- Black 1964: M. Black, *A companion to Wittgenstein's Tractatus*, Cambridge University Press, 1964.
- Cacciapuoti 2010: F. Cacciapuoti, *Dentro lo Zibaldone*, Donzelli Editore, Roma, 2010.
- Crary & Read 2000: A. Crary et R. Read (dir.), *The New Wittgenstein*, Routledge, London-New York, 2000.
- Engelmann 1970: P. Engelmann, *Ludwig Wittgenstein. Briefe und Begegnungen*, Wien und München, 1970.
- Favrholdt 1964: D. Favrholdt, *An interpretation and critique of Wittgenstein's Tractatus*, Munksgaard, Copenhagen, 1964.
- Frascolla 2000: P. Frascolla, *Il Tractatus Logico-Philosophicus di Wittgenstein*, Carrocci Editore, Roma, 2000.
- Gargani 1973: A. G. Gargani, *Introduzione a Wittgenstein*, Laterza, Roma-Bari, 1973.
- Gasking-Jackson 1967: D.A.T. Gasking, A.C. Jackson, « Wittgenstein as a teacher », dans K.T. Fann (dir.), *Ludwig Wittgenstein: The Man and His Philosophy*, Harvester, 1967.
- Geschkowsky 2001: A. Geschkowsky, *Die Entstehung von Wittgensteins Prototractatus*, Bern, 2001.
- Hart 1973: W. D. Hart, « Review of Wittgenstein's Prototractatus », *Journal of Philosophy*, 70, (1973), pp. 19-24.
- Hintikka & Hintikka 1986: M.B. Hintikka, J. H. Hintikka, *Investigating Wittgenstein*, Basil Blackwell, New York, 1986.

- Kang 2005: J. Kang, « On the composition of the *Prototractatus* », *The Philosophical Quarterly*, 55, n.218, (2005), pp. 1-20.
- Mayer 1993: V. Mayer, « The numbering system of the Tractatus », *Ratio (New Series)*, IV, 1993, Oxford, pp. 108-120.
- McGuinness 1988: B. F. McGuinness, *Wittgenstein.: A Life. Young Ludwig, 1889-1921*, London, 1988.
- McGuinness 1989: B. F. McGuinness, « Wittgenstein's pre-Tractatus manuscripts », *Grazer Philosophische Studien*, 33, (1989), pp. 33-47.
- McGuinness 2002: B. F. McGuinness, « Wittgenstein's 1916 Abhandlung », dans H. Haller, K. Puhl (dir.), *Wittgenstein and the Future of philosophy*, Wien, 2002, pp.272-282.
- Monk 1991: R. Monk, *Ludwig Wittgenstein. The duty of genius*, Vintage, London, 1991.
- Newell 1973: R. W. Newell, « Review of Wittgenstein's Prototractatus », *Philosophy*, 48, (1973), pp. 97-99.
- Pears 1977: D. Pears, « The Relation between Wittgenstein's Picture Theory of Propositions and Russell's Theories of Judgment », *The Philosophical Review*, Vol. 86, No. 2. (Apr., 1977), pp. 177-196.
- Proops 2000: Ian Proops, *Logic and language in Wittgenstein's Tractatus*, Taylor & Francis, New York-London, 2000.
- Pinsent 1992: D. H. Pinsent, *Vacanze con Wittgenstein. Pagine di diario*, Bollati Boringhieri, Torino, 1992.
- Rhees 1973: R. Rhees, « Review of Wittgenstein's Prototractatus », *Philosophical Review*, 82, (1973), pp. 530-31.
- Stenius 1960: E. Stenius, *Wittgenstein's Tractatus*, Basil Blackwell, Oxford, 1960.
- Stenius 1975: E. Stenius, « Review of Letters to C. K. Ogden; with Comments on the English Translation of the Tractatus Logico-Philosophicus », *The Philosophical Quarterly*, Vol. 25, No. 98, (1975), pp. 62-68.
- Venturinha 2006: N. Venturinha, « As origens do Tractatus de Wittgenstein », *Revista Filosófica de Coimbra*, 29, (2006), pp. 113-138.
- Wittgenstein 1969: L. Wittgenstein, *Briefe an Ludwig von Ficker*, Otto Muller Verlag, Salzburg, 1969.
- Wittgenstein 1971, 1996²: L. Wittgenstein, *Prototractatus*, B.F McGuinness, T.Nyberg, G.H. von Wright (dir.), Routledge & Kegan Paul, London, 1971, 1996².
- Wittgenstein 1973: L. Wittgenstein, *Letters to C.K. Ogden*, G.H. von Wright ed., Basil Blackwell, Oxford, 1973.
- Wittgenstein 1974: L. Wittgenstein, *Letters to Russell, Keynes and Moore*, Basil Blackwell, Oxford, 1974.
- Wittgenstein 1989: L. Wittgenstein, *Logisch-Philosophische Abhandlung / Tractatus Logico-philosophicus (Kritische Edition)*, B. McGuinness, J. Schulte (dir.), Suhrkamp, Frankfurt, 1989.
- Wolter 1973: A. B. Wolter, « Review of Wittgenstein's Prototractatus », *Review of Metaphysics*, 25, (1973), pp. 575-6.

Sommaire

Première Partie	5
<u>1</u> <u>Exercice de lecture</u>	5
2 Un exemple	6
3 Ordre arborescent vs ordre linéaire	9
<u>4</u> <u>Représentation synoptique</u>	10
5 L'arbre et la ville	12
<u>6</u> <u>Forme et figure</u>	13
<u>7</u> <u>Le jeu des ressemblances et des différences</u>	16
8 Le toucher léger du papillon	20
<u>9</u> <u>Les codes avec le zéro</u>	22
<u>10</u> <u>Comme les maillons d'une chaîne</u>	24
11 Barycentre	25
<u>12</u> <u>Hiéroglyphes ou propositions pourvues de sens</u>	28
13 La possibilité de toutes les similitudes	30
<u>14</u> <u>Voyez le supplément 72</u>	32
<u>15</u> <u>Où P représente S</u>	34
16 Concordance et non-concordance	37
<u>17</u> <u>Opposition des extrêmes</u>	38
<u>18</u> <u>Sequitur</u>	40
19 Ici, où?	43
<u>20</u> <u>Signes de ponctuation</u>	45
21 Le grand miroir	48
22 Percevoir le complexe	50
<u>23</u> <u>Entre logique et science</u>	52
<u>24</u> <u>Les problèmes les plus concrets qui soient</u>	54
<u>25</u> <u>Clarté</u>	55
<u>26</u> <u>Énigmes</u>	58
27 Une symétrie dans les profondeurs	62
<u>28</u> <u>Sans fin</u>	64

Deuxième Partie	69
29 Le manuscrit du <i>Tractatus</i>	69
30 La première page de Ms104.....	72
31 Comment croît l'arbre du <i>Tractatus</i>	74
32 En revisitant la charade	75
33 Le mystère de la négation	78
34 Les 5 premières pages	79
35 Hiéroglyphes ou si bémols?	82
36 Comment elle est dans le cahier, et telle qu'elle est imprimée sur le papier.....	85
37 Entre parenthèses	88
38 Per chaos ordo	90
39 Chronologie et structure.....	92
40 Le laboratoire en feuillets épars	95
41 L'avertissement en tête du manuscrit.....	97
42 Des Cahiers au Traité	100
43 Deux arbres à comparer	102
44 La forme générale	104
45 La place de l'éthique et de la proposition 7	105
46 Le juste niveau	109
47 Terminaisons imaginaires	114
48 La forme est la possibilité de la structure. Ou bien: sur l'existence d'une version parallèle	121
49 La révision définitive du rameau 2.....	126
50 Réélaborations et incorporations.....	128
51 La <i>Korrektur</i> qui n'est pas là	130
52 ... et celle que nous avons toujours eue	136
53 L'arbre définitif	137
54 Linéarisation	139
55 L'ultime remarque.....	141
Œuvres citées 145	